Pompigny, Maurin de
La bête du Gévaudan

PQ
2019
P82B4

LA BÊTE DU GÉVAUDAN,

MELODRAME

EN TROIS ACTES, EN PROSE,

ET A GRAND SPECTACLE;

Par M. POMPIGNY,

Auteur *d'Hortense de Vaucluse, d'Adrienne de Courtenai*, etc.

Musique de MM. QUAISAIN et D***,

Ballet de M. MILLOT.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de l'Ambigu Comique, le 25 Juillet 1809.

A PARIS,

Chez FAGES, au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevard Saint-Martin, N°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1809.

PQ
2019
P82B4

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ALPHONSE, prince des Cévennes et du Gévaudan.	M. JOIGNY.
GASTON, son fils légitime.	M. FRESNOY.
RAOUL, son fils naturel.	M. ST. CLAIR.
BERTOLAS, ministre d'Alphonse.	M. DEFRESNE.
AIMAR, ARNOLD, frères de Bertolas.	M. STOKLEIT. M. LEFEBVRE.
HUBERT, garde-chasse.	M. DUMONT.
URBAIN, fils d'Hubert.	M. DOUVRY.
JOSSELIN, parent d'Hubert.	M. MELCOURT.
OZANNE, paysan.	
GUILLAUME, paysan, UN AFFRICAIN, personnages muets.	
UN ALLEMAND.	M. RAFFILE.
BATHILDE, première épouse d'Alphonse, et mère de Raoul.	Mlle LEROY.
ANGÉLIQUE DE RHODOAN, femme de Gaston.	Mlle. LESVESQUE.
MARGUERITE, femme d'Hubert.	Mlle. LAGRENOIS.
TOINETTE, fille d'Hubert et de Marguerite.	Mlle. MARTIN.
Deux petits Enfans.	
Suivantes d'Angélique.	
Soldats.	
Villageois.	

LIBRARY
JUN 1
UNIVERSITY

La Scène est dans le Gévaudan.

Au premier acte, près le camp d'Alphonse.
Au second, au château d'Ebron.
Au troisième, dans la salle d'un vieux château appartenant à Bertolas.

Tous les Exemplaires, non signés de l'Editeur, seront réputés contrefaits.

LA BÊTE DU GÉVAUDAN,

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente, dans le fond, une montagne à deux révolutions ; quelques petites tentes annoncent le voisinage d'un camp.

SCENE PREMIERE.

AIMAR, BERTOLAS, ARNOLD.

BERTOLAS.

Venez, mes amis, venez mes frères, retirons-nous vers ces lieux écartés, notre camp est établi de l'autre côté de cette montagne et cet endroit me paraît favorable.

ARNOLD.

Pourquoi nous éloigner ainsi de nos troupes? tu sais que les rebelles que nous combattons sont dans les environs, Mainfroi qui les commande et qui a déjà contraint Alphonse à fuir sa capitale, peut nous attaquer d'un instant à l'autre.

BERTOLAS.

Rassurez-vous; Mainfroi n'agira point sans me prévenir, et lui-même protège l'entretien que je vais avoir avec vous.

AIMAR.

Comment?

BERTOLAS.

Vous allez tout savoir : il est enfin arrivé, l'instant où je puis exécuter un projet conçu dans le silence, et médité depuis long-temps. L'heure de la vengeance a sonné; mais pour que vous partagiez ma haine, pour que vous l'augmentiez encore, s'il est possible, je dois remettre sous vos yeux l'affreuse catastrophe qui l'a fit naître ; rappelez à votre souvenir.... Eh ! pourriez-vous jamais l'oublier !... rappelez-vous que c'est ici qu'Alphonse, notre souverain, prince des Cévennes et du Gévaudan, fit périr notre malheureux père par le fer d'un bourreau ; que nous assistâmes à cette horrible exécution, et que, placés sous l'échafaud, nous fûmes tous couverts du sang de la victime.

AIMAR.

Cette image est toujours présente à mes yeux; mais hélas ! à ce souvenir, vient se joindre une certitude bien pénible; si Alphonse fut cruel, notre père fut cou-

pable, et nous sommes forcés d'en convenir; sa rebellion ne fût que trop prouvée.

BERTOLAS.

Etait-elle sans motifs ? ne fut-il pas frustré dans ses plus chères espérances ? les honneurs qui lui étaient promis, ne furent-ils pas, sous ses yeux même, accordés à de vils flatteurs qui n'avaient rien fait pour les mériter. Alphonse ne poussa-t-il pas l'ingratitude, jusqu'à prêter l'oreille au langage de la calomnie; notre père irrité, ne put retenir sa colère.... elle l'égara peut-être; mais il voulut soutenir l'honneur de son nom. Sa fierté offensée fut le principe de sa haine; il se révolta contre son souverain, le sort trahit ses espérances; il tomba au pouvoir d'Alphonse, et fut indignement sacrifié. Traduit devant une commission particulière, il fut jugé, condamné, et périt comme un vil scélérat.

ARNOLD.

Alphonse se repentit de sa sévérité, non seulement il abrogea pour toujours cet usage barbare de placer les enfans d'un coupable sous l'échafaud, théâtre de son supplice; mais il déclara qu'à l'avenir, le crime serait personnel; il nous combla d'honneurs et de richesses. N'es-tu pas son premier ministre ? n'occupons-nous pas des emplois importans dans son armée ? Alphonse enfin, ne semble-t-il pas apporter tous ses soins à nous dédommager.....

BERTOLAS.

Dédommage-t-on des enfans de la perte d'un père, de son supplice ?

AIMAR.

Trop de fierté, dit-on, l'empêcha de chercher à se justifier; son silence aggrava son crime.

BERTOLAS.

Oseriez-vous condamner le silence d'une juste indignation ? Faites mieux, flétrissez sa mémoire, justifiez vous-même ses bourreaux; si vous n'osez punir les assassins de votre père, rendez vous les délateurs de son fils, qui brûle de se venger, qui vous aimait, qui vous estimait assez, pour vous associer à sa vengeance. (*Les deux frères se précipitent dans les bras de Bertolas; il les serre contre son sein.*) Bien, mes amis, bien, mes frères, je vous entends et je vous reconnais; oui, Alphonse nous a comblé d'honneurs et de richesses; mais croit-il par ses dons, effacer de notre mémoire le spectacle affreux dont il nous a rendu témoins ? Non: j'ai résolu sa perte, il faut qu'elle s'accomplisse; il connaîtra bientôt l'usage que je veux faire des biens qu'il m'a restitués, de l'autorité

qu'il m'a confiée; jurez donc avec moi, de n'éteindre votre haine, que dans le sang détesté d'Alphonse et de ses enfans.

AIMAR.

Oui, tu réveilles dans nos cœurs les sentimens que le temps semblait avoir effacés, oui, nous le jurons, Alphonse sera puni, dut son sang retomber sur nous, comme celui de notre malheureux père; mais parle, quels sont tes moyens d'exécution ?

BERTOLAS.

Ecoutez. Vous avez toujours ignoré que la princesse Bathilde, notre parente, fut unie secrètement au cruel Alphonse, les suites de cet hymen clandestin la forcèrent de cacher à tous les yeux, et même à sa famille, un mariage qu'elle avait contracté sans son aveu; Rodolphe, père d'Alphonse et qui régnait alors, en fut instruit, il rompit des nœuds qui détruisaient ses projets, et contraignit son fils à devenir l'époux de Léontine, fille du duc de Nevers. Cependant un fils était né de l'hymen d'Alphonse et de Bathilde; Rodolphe le ravit à sa mère, l'envoya secrètement à la cour de Philibert de Savoie où il fut élevé sous le nom de Raoul, et Bathilde fut renfermée dans un monastère sur les confins des Cévennes. Peu de temps après, Alphonse se trouva privé tout à la fois de son père et de sa nouvelle épouse. Rodolphe succomba sous le poids des infirmités, et Léontine mourut en donnant le jour à Gaston. Alphonse devenu libre et souverain se serait empressé de rétablir Bathilde dans ses droits, de lui faire partager le rang auquel il venait de monter, mais il ignorait sa retraite, l'existence même de son fils était un secret pour lui; en vain il ordonna les recherches les plus scrupuleuses, il ne put rien découvrir. Bathilde, de son côté, toute entière aux devoirs qu'elle s'était imposée, inaccessible dans son asile, ignorait les démarches de son époux et le sort qu'il lui destinait. Rien ne semblait devoir éclaircir ce mystère, mais il y a deux mois environ que le chevalier qui avait été chargé par Rodolphe d'élever l'enfance de Raoul et de l'accompagner à la cour de Philibert, se présenta devant Alphonse, et lui remit un écrit cacheté, qu'il avait eu ordre de tenir secret jusqu'à la majorité du jeune prince. Alphonse ouvre ce paquet mystérieux, reconnaît l'écriture de son père, apprend la retraite de Bathilde, et que Raoul est son fils. Jugez de sa joie en découvrant que ce fils est le jeune héros qui déjà fixe l'attention publique, que c'est à lui que Philibert a promis la main de sa fille, il se hâte de l'appeler à sa cour, et m'ordonne de faire sortir à l'instant Bathilde de sa retraite. Déjà elle est au

château d'Ebron, tout est préparé pour son triomphe, et bientôt elle sera proclamée souveraine des Cévennes et du Gévaudan.

ARNOLD.

Eh quel rapport ces circonstances particulières peuvent-elles avoir avec notre situation et la vengeance que tu médites ?

BERTOLAS.

Le voici. Les intentions d'Alphonse sont encore un mystère pour tout le monde. L'instant approche où Raoul sera reconnu publiquement; il le serait déjà, si le danger dans lequel se trouve Alphonse ne l'avait forcé de l'envoyer chercher de nouvelles troupes au fond du Vivarais. Raoul absent, j'ai saisi cet instant pour éclairer Gaston sur ses véritables intérêts ; la présence de Raoul à la cour de son père, les hommages qu'il reçoit allarmaient déja son ambition, je lui ai confié le secret de la naissance de son frère ; je lui ai fait pressentir que le mariage d'Alphonse avec Bathilde rendrait à Raoul la prérogative du droit d'ainesse, et le ferait subroger à sa place. Jugez de ses transports ! l'ambition, la haîne, se sont emparés de son âme; c'est en flattant sa douleur et son ressentiment que je suis devenu maître de son esprit, c'est là où tendaient tous mes vœux, j'ai su lui persuader que le peuple et les soldats étaient prêts à se déclarer pour lui; qu'il était important de prévenir le coup qui le menaçait et j'ai l'espoir qu'il ne tardera pas à se déclarer le chef des révoltés, dont je suis seul le moteur invisible.

AIMAR.

Quoi ! ce n'est pas Mainfroi...

BERTOLAS.

Il agit pour nous deux. Depuis long-temps Mainfroi, captal des Cévennes, désirait, ainsi que moi la perte d'Alphonse ; mais il fallait un prétexte pour fomenter un soulèvement. L'occasion s'offrit, et nous sûmes en profiter. Vous avez entendu parler de cet animal féroce qui depuis quelque temps... On vient.

ARNOLD.

C'est une ordonnance.

SCENE II.

Les Précédens, UNE ORDONNANCE.

L'ORDONNANCE.

De la part du prince. *(Il donne un papier.)*

BERTOLAS, *lit.*

« On se plaint de plus en plus des alarmes et de la

» dévastation que cause l'animal furieux qui désole cette » contrée. Pourquoi, malgré mes ordres, existe-t-il » encore ? Ne négligez donc rien pour faire cesser ces » ravages et cette consternation. »

ALPHONSE.

(*Il se tourne vers l'ordonnance.*)

Il suffit.

SCENE III.

BERTOLAS, AIMAR, ARNOLD.

AIMAR.

On raconte des choses presqu'incroyables sur cette bête, qu'on dit extraordinaire.

BERTOLAS.

J'allais vous en instruire, lorsque nous avons été interrompus. Vous verrez que le hasard nous sert souvent mieux que la prudence et la politique, et que les plus petites causes produisent quelquefois les plus grands effets. Ce trouble, cet effroi, cette consternation, tout est mon ouvrage.

AIMAR.

Serait-il possible ?

BERTOLAS.

J'étais allé joindre Mainfroi sur la frontière ; je trouvai près de lui un africain et un malheureux allemand. Ces deux hommes conduisaient en France un animal féroce, jusqu'à présent inconnu ; la vue de ce monstre me fit naître une idée... affreuse, j'en conviens, mais dont l'effet a surpassé notre attente. Nous avions besoin de trouver un prétexte pour armer les montagnards, sur lesquels nous comptions. Il sembla se présenter de lui-même. Nous proposâmes à ces gens de nous vendre cet animal ; ils ne voulurent point y consentir, mais nous sûmes nous en rendre maîtres. Pendant la nuit nous fîmes enlever ces deux misérables ; ils furent conduits dans la forêt qui avoisine la ville de Mende, et forcés d'ouvrir la cage qui renfermait le monstre, ils lui donnèrent la liberté.

ARNOLD.

Mais ces hommes ne peuvent-ils pas découvrir...

BERTOLAS.

Nous sommes assurés de leur silence... Cette ruse eut tout le succès que nous en attendions ; la bête furieuse opéra la dévastation la plus effrayante, la terreur se répandit dans les environs. Tout fut en alarmes. Alphonse, ainsi que nous l'avions prévu, ordonna à

tous les habitans de prendre les armes. Alors, Mainfroi, sous l'apparence du zèle, arme ses montagnards, en forme des corporations, et se trouve bientôt à la tête d'un corps de troupe qu'il séduit par ses promesses et sa générosité. Il lève l'étendard de la révolte, force Alphonse à fuir de Mende, séjour ordinaire de nos souverains, et de se retirer sur Alais, où son camp est établi, et où il attend le secours que Raoul doit amener du fond du Vivarais. Quant à Gaston, il croit que c'est pour le servir que j'ai suscité cette révolte. Il s'abandonne à ma foi, mon dessein est de l'attirer dans le camp des rebelles, le piège est là ; malheur à lui s'il s'y laisse entraîner. On vient ; c'est lui-même, ne vous éloignez pas.

SCENE IV.

BERTOLAS, GASTON, AIMAR et ARNOLD, *dans le fond.*

GASTON.

C'est toi, Bertolas ? mon père m'a fait dire de me rendre près de lui ; je n'ai qu'un instant pour te parler ; il importe que tu saches que Raoul est arrivé du Vivarais, que les troupes qu'il est allé chercher sont en route, et qu'avant deux jours elles peuvent être ici.

BERTOLAS.

Eh ! qu'importe, seigneur, si dès demain nous pouvons terminer l'entreprise? Nos amis vous attendent. Permettez qu'ils vous nomment. Donnez le signal, et la victoire est à vous. La moitié de l'armée que vous commandez ici, vous suivra, j'en suis sûr, dès qu'elle saura qu'on veut vous dépouiller de vos droits, en faveur de Raoul. Mainfroi, et les siens, vous ont déjà reconnu. Qui peut vous arrêter ?

GASTON, *troublé.*

Tu demandes qui peut m'arrêter!

BERTOLAS.

Attendrez-vous qu'Alphonse ait reconnu Bathilde pour son épouse, et Raoul pour son successeur ? Ne l'aurait-il pas déjà fait, si prévenu par moi, dévoué à vos intérêts, Mainfroi ne l'eût forcé d'abandonner sa capitale. Mais, seigneur, auriez-vous changé de résolution ? Au point où nous en sommes, reviendrons-nous sur nos pas? le pouvons-nous sans danger ? le voulez-vous ? parlez.

GASTON, *vivement.*

Ah ! garde-toi de le penser. Je sens de moment en moment augmenter ma haine et mon ressentiment, mais je

suis forcé d'en convenir, prêt à me déclarer... à m'armer contre mon souverain... mon père... je sens, malgré moi, que la nature crie au fond de mon cœur : « Arrête, mal-» heureux, un pas de plus, et tu tombes dans l'abîme des » forfaits. » Le ciel sait que je n'eus jamais dessein de m'emparer des états de mon père ; mais souffrir qu'un ambitieux, que Raoul, que mon sujet enfin, m'enlève d'avance un héritage que doit m'assurer le droit de ma naissance !

BERTOLAS, *appuyant.*

Deux jours encore, et Raoul sera reconnu.

GASTON.

Ah ! cette idée me poursuit, m'irrite, me révolte, et je ne me connais plus. C'est sur la cendre de ma mère qu'Alphonse veut conduire Bathilde à l'autel, c'est sur mon corps sanglant, que Raoul doit marcher pour s'élever au rang qu'il prétend me ravir.

BERTOLAS.

Eh bien, que tardez-vous ? songez que le plus léger incident peut écarter le voile, qui, jusqu'ici, a couvert nos projets, que Raoul et Bathilde peuvent être instruits de quelques circonstances du complot, et qu'ils ne manqueront pas de profiter de cette occasion pour vous perdre dans l'esprit de votre père ; alors quel espoir vous restera-t-il ?

GASTON, *frémissant.*

Ils le veulent... ils m'y contraignent... Eh bien, le sort en est jetté, plus j'ai été lent à me décider, plus je serai ferme dans ma résolution ; mais prends garde, Bertolas, mon épouse, tu le sais, n'a pu suivre Alphonse dans sa fuite précipitée.

BERTOLAS.

N'avez-vous pas ordonné que Mainfroi la retienne à Mende ?

GASTON.

Il est vrai, mais tu connais sa tendresse pour moi, juge des alarmes que lui cause mon absence.

BERTOLAS.

Ignore-t-elle que le devoir et l'honneur vous retiennent encore dans ce camp formé depuis long-temps pour s'opposer aux intentions hostiles du dauphin de Viennois ? D'ailleurs, qu'aurait-elle à craindre, dans une ville où tout vous est secrètement soumis ?

GASTON.

L'amour s'irrite par la contrainte. Combien je souffre d'en être séparé ! songes aux obstacles qu'il m'a fallu surmonter pour l'obtenir de Rhodoan, père aussi ver-

tueux que sensible ! pour forcer le mien à une mésalliance..... que dis-je mésalliance ! la beauté n'est-elle pas la souveraine de l'univers ?... Mais quel bruit !... quelle foule.. Ciel !... c'est elle !

(*Angélique paraît sur le haut de la montagne, accompagnée de ses femmes, et de plusieurs villageois armés ; Gaston court au devant d'elle.*)

SCENE V.

ANGELIQUE, GASTON, BERTOLAS, URBAIN, AIMAR, ARNOLD, Villageois, suite d'Angélique.

GASTON.

Par quel bonheur, ma chère Angélique, le ciel te rend-il enfin aux vœux de ton époux ?

ANGÉLIQUE.

Ah ! mon ami ! laisse-moi reprendre mes forces abattues par la crainte et la douleur. (*Elle s'appuie sur ses femmes.*)

GASTON.

Eh ! d'où pourrait naître ton effroi ? pourquoi cette multitude...

URBAIN.

Pourquoi, monseigneur ?... pour escorter et défendre la fille de notre bon seigneur de Rhodoan ; les habitans de la campagne sont sous les armes, nous veillons tour-à-tour, jour et nuit, et çà n'empêche pas qu'il n'arrive encore de grands malheurs, sans compter des échappés, des renégats de l'armée de ce méchant Mainfroi, qui mettent tout au pillage, et par dessus le marché, cette infernale bête, cet horrible animal...

SCENE VI.

Les Précédens, JOSSELIN, *accourant du haut de la montagne.*

JOSSELIN, *criant.*

Victoire !... victoire !

URBAIN.

Est-il pris ?... l'a-t-on tué ?

JOSSELIN.

Non, mais il s'est enfui... Oh ! il n'a pas demandé son reste ; c'est que....

BERTOLAS.

De qui parlez-vous donc ?

JOSSELIN.

Du monstre, monseigneur. Figurez-vous qu'il n'y a

rien au monde de plus effroyable, de plus abominable et de plus épouvantable ; c'est comme qui dirait un taureau sauvage, un loup, un sanglier, un chien enragé tout ensemble... Il a les yeux... là... dans la tête, comme des charbons ardens ; ses crins sont blancs, noirs, rouges et gris pomelés ; il a la tête grosse comme un potiron, et le museau en manière de pain de sucre. Enfin, monseigneur, c'est un monstre... un monstre monstrueux, c'est tout dire.

GASTON.

Bertolas, il faut faire cesser la frayeur de ces bonnes gens.

URBAIN.

Ce ne serait rien, monseigneur, si nous en étions quitte pour la peur ; mais il n'y a pas de jours qu'il ne détruise des troupeaux entiers. Ces pauvres moutons ! c'est son régal, il les croque et les avale comme des goujons.

GASTON, *à Bertolas.*

Donnez l'ordre de mettre un détachement à la poursuite de cet animal.

BERTOLAS.

Vous serez obéi.

JOSSELIN.

A sa poursuite, monseigneur ! on dirait qu'il a des ailes aux quatre jambes, on lui a tendu des pièges, on lui a creusé des fondrières, néant ; il danse les olivettes tout à l'entour, il grimpe comme un chat et saute comme un cabri.

URBAIN.

Il creuse la terre avec ses pattes de derrière, il l'éparpille comme une grêle, il fait voler des nuages de poussière qui vous aveuglent à cent pas à la ronde, et malheur à qui se trouve à sa rencontre.

JOSSELIN.

C'est autant de flambé d'abord. Je ne suis pas poltron, je puis le dire, je tue mon lièvre tout aussi bien qu'un autre ; mais s'il fallait aller à la chasse du monstre . . .

GASTON.

Mais si vous l'avez vu d'assez près . . .

JOSSELIN.

Si je l'ai vu ! si je l'ai vu . . . certainement . . . non, monseigneur, mais j'en ai entendu parler . . . de manière à ne pas avoir cette curiosité.

GASTON.

Allez, mes bons amis, soyez sûrs que vous serez bientôt dédommagés de vos pertes, et délivrés de vos frayeurs.

URBAIN.

Ah ! monseigneur, quelle bonté ! que le ciel vous conserve

JOSSELIN.

Oui, monseigneur ; qu'il vous conserve jusqu'à la fin de votre vie, et l'éternité de vos jours !

BERTOLAS, *à ses frères.*

Courons trouver Mainfroi ; apprenons-lui que le prince est prêt à se déclarer.

(*Les paysans sortent en remerciant le prince, et Bertolas sort avec ses frères.*)

SCENE VIII.

GASTON, ANGÉLIQUE.

GASTON.

Eh bien, ma chère Angélique, es-tu plus calme, plus tranquille ?

ANGELIQUE.

En peux-tu douter, quand je suis près de toi ? Mais je me rappelle sans cesse, et je ne puis chasser de mon souvenir cette nuit terrible où le palais de ton père retentit de ces cris affreux : aux armes ! aux armes ! les ennemis sont aux pieds de nos murs. Interdite, épouvantée, je te cherche et ne te trouve plus. Suivi de ses gardes, Alphonse s'offre à ma vue ; furieux il veut fondre sur les révoltés, Raoul l'arrête « que pourrions-» nous, lui dit-il, contre un monde d'ennemis ? écoutons » la prudence et non pas la témérité ; sortons de ces » faibles murailles, courons joindre l'armée que com-» mande Gaston, et revenons bientôt, non pour com-» battre, mais pour punir ces révoltés. » Alphonse cède à ses avis, ils montent leurs coursiers et me laissent en proie aux plus vives alarmes.

GASTON *indigné.*

Ils ont pu t'abandonner !

ANGÉLIQUE.

Ils n'avaient qu'un instant, car à peine étaient-ils disparus que les ennemis se sont répandus dans la ville. Mainfroi les conduisait ; il accourt au palais, juge de mon étonnement, j'attendais un assassin : Rassurez-vous, madame, me dit-il avec un audacieux sourire, l'épouse de Gaston sera toujours chérie et respectée ici. Chérie ! respectée ! et par qui, grand Dieu ! par un rebelle qui vient les armes à la main profaner, ravager l'asyle sacré du père de mon époux. (*Candeur curieuse*) N'es-tu pas toi-même surpris de ce respect insultant, de cette amitié révoltante, de la part du plus vil, du plus cruel de nos ennemis.

GASTON.

L'âme bienfaisante, les vertus de mon Angélique sont trop connues pour m'en étonner. Eh! quel est le cœur farouche que l'accent de ta voix ne saurait adoucir? mais quelle nouvelle inquiétude paraît encore dans les regards que tu fixes sur moi.

ANGÉLIQUE.

Pardonne, mon ami; mais, accoutumée à lire dans tes yeux jusques aux moindres mouvemens de ton âme, il me semble que quelqu'ennui secret te dévore; je crois entendre des soupirs que tu t'efforces d'étouffer. Rassuré sur mon sort, satisfait de me voir près de toi, d'où vient cet embarras que tu voudrais en vain cacher à ma tendresse. *(Gaston l'embrasse.)* Achèves, épanches ton cœur dans le sein de ton Angélique.

GASTON, *embarrassé.*

Je ne m'en défends pas; oui, j'ai des sujets de crainte, d'inquiétude.

ANGÉLIQUE, *tendrement.*

Et tu m'aimes, Gaston, et tu peux me les taire?

GASTON.

Je l'avoue, ta présence, toujours désirée, m'effraye en ce moment. Environné d'ennemis, ce camp est-il un asile assuré pour mon épouse? l'horreur et la suite d'un combat inévitable, tout m'allarme pour toi. J'ai su braver la mort, j'ai su vaincre, quand le péril ne menaçait que ma vie, mais craindre, frémir pour tes jours, est trop cruel pour moi. A cette seule idée, je sens mes forces prêtes à m'abandonner. Rends-moi le calme et la fermeté dont j'ai besoin, retourne...

ANGÉLIQUE, *très-agitée.*

Où, mon ami? dans une ville au pouvoir des séditieux? Alphonse, Raoul, tous nos guerriers sont instruits de mon arrivée. Veux-tu que mon retour précipité, justifie les bruits qu'on ose semer sur ton compte?

GASTON, *surpris et intrigué.*

Quels bruits?

ANGÉLIQUE.

Ton âme est trop grande, trop généreuse, pour soupçonner tant de noirceur.

GASTON, *vivement.*

Achèves.

ANGÉLIQUE, *l'examinant.*

Eh bien! si l'on en croit la plus noire calomnie, c'est en ton nom qu'on souffle en tous lieux le feu de la discorde et de la rébellion.

GASTON.

Tu pourrais croire ?... Ah ! c'est pour irriter mon père contre moi, que Raoul ose m'imputer des intentions . . . . .

ANGÉLIQUE.

Raoul ! Eh pourquoi le soupçonner ? Jamais sa conduite et ses discours ne m'ont rien laissé entrevoir qui puisse justifier ces soupçons. D'où vient donc envers lui ta froideur... Je crains de dire ton inimitié.

GASTON, *avec force.*

Et ma haine.

ANGÉLIQUE.

Elle est injuste, mon ami. Des conseils perfides, des rapports injurieux, auront versé dans ton cœur le poison de l'erreur et de l'imposture.

GASTON.

Dois-je attendre, pour être convaincu de la vérité, que mon père l'ait nommé son fils et son successeur ?

ANGÉLIQUE.

C'est faux. Alphonse est juste, il t'aime, on t'a trompé. Prends garde, Gaston, le serpent qui se glisse sous l'herbe, n'est pas plus adroit, plus dangereux que le courtisan qui veut parvenir à ses fins ; il porte ses coups dans l'ombre, ils en sont plus certains. Eh bien, daigne m'entendre, ton père est ici, pourquoi l'éviter ? Raoul vient d'arriver ; qu'une explication franche et sincère soit le terme de vos divisions ; qu'Alphonse lui-même soit votre arbitre. Je suis sûre qu'il y consentira, je suis sure que c'est dans ses embrassemens que s'éteindront vos inimitiés.

GASTON, *presqu'irrité.*

Que me proposes-tu ? Moi, composer avec Raoul ? Le flatter ! l'embrasser ! Non, Angélique, je sais à quoi je dois m'attendre ; mes amis sont instruits des affronts dont je suis menacé, de l'injustice dont je vais être la victime, ils en sont tous indignés. Dois-je être moins sensible qu'eux à mon outrage ? irai-je fléchir sous le fils de Bathilde, lorsque je dois lui commander. Non, c'en est fait, mon parti est pris, et rien ne peut m'en détourner.

ANGÉLIQUE.

Qu'entends-je ? quel parti ?... O ciel ! m'aurait-on dit la vérité ? Que parles-tu d'amis indignés ! Ah ! garde-toi de les écouter. Viens avec moi, viens trouver ton père.

GASTON, *très-fort.*

Non, il n'est plus temps.

ANGÉLIQUE, *effrayée.*

Il n'est plus temps, grand dieu ! C'en est assez, je vois à présent comment je dois interpréter les égards, les respects odieux du perfide Mainfroi. Je ne m'étonne plus s'il me flattait de ton prochain retour. Il t'attend, sans doute ; tu brûles de le rejoindre : eh bien, je sais ce qu'il me reste à faire.

GASTON.

Que veux-tu dire ?

ANGÉLIQUE, *noblement.*

Si malgré l'inégalité des rangs, ton père ne dédaigna pas de reconnaître pour l'épouse de son successeur l'humble fille de Rhodoan, la fille de Rhodoan doit à son tour se montrer digne de tant d'honneurs et de bienfaits.

GASTON.

Angélique !

ANGÉLIQUE.

La nature et l'honneur te prescrivent d'être fidèle à ton père ; l'amour et le devoir m'ordonnent de l'être à mon époux. Si tu deviens parjure, ne crains pas que je le sois ; mais songes bien que ma vie est attachée à ta gloire, et que rien ne peut les séparer.

SCENE IX.

Les Précédens, BERTOLAS.

BERTOLAS.

Seigneur, Alphonse vient. Raoul est avec lui.

GASTON, *bas à Angélique.*

Garde-toi ..

ANGELIQUE.

Fais ton devoir, et je ferai le mien.

(*On bat au champ.*)

SCENE X.

Les Précédens, ALPHONSE, RAOUL, suite.

ALPHONSE, *à Gaston.*

Je vous attendais, mon fils, pour vous faire part des intentions amicales de Philibert de Savoie; mais que vois-je, Angélique en ces lieux ?

GASTON.

Elle arrive, seigneur, et c'est à sa présence qu'il faut imputer le retard que j'ai apporté à me rendre à vos ordres.

ALPHONSE.

La cause est trop légitime pour ne pas être excusable:

ANGELIQUE, *s'inclinant.*

Seigneur . . .

ALPHONSE.

C'est avec plaisir que je vous revois près de votre époux. (*à Gaston.*) Les nouvelles troupes que Raoul vient de lever dans le Vivarais sont sur le point de nous joindre, le duc de Savoie m'offre des secours puissans pour m'aider à repousser les attaques du dauphin de Viennois ; il offre même de combattre à mes côtés si la circonstance l'exige. Quelle reconnaissance ne dois-je pas à ce vaillant guerrier ? C'est toi, Raoul qui m'acquitteras envers ce souverain, ton hymen avec sa fille servira à resserrer les liens qui nous unissent.

GASTON, *surpris.*

Quoi, seigneur...

ALPHONSE.

Oui, mon fils, de grands événemens se préparent. Ils vous seront bientôt révélés, déjà vous en seriez instruit, si, forcé d'abandonner précipitamment ma capitale, je ne m'étais vu contraint d'établir mon camp près de ces lieux, et d'oublier un instant mon intérêt personnel, pour ne songer qu'à celui de ma couronne. Pourquoi faut-il qu'un Mainfroi, non content d'avoir soulevé mes sujets, enhardi par des succès sans efforts, encouragé par la prise d'une ville sans défense, ose encore poursuivre ses attentats. Je voulais, sur-le-champ, marcher contre ce rebelle ; mais Bertolas a pensé qu'il fallait attendre les secours qui nous étaient promis. J'ai cru devoir céder à la prudence de son conseil ; ainsi, dès que les troupes du Vivarais seront arrivées, nous partagerons nos forces pour faire face à nos deux ennemis, et pendant que j'irai, avec Raoul, châtier les rebelles, vous, Gaston, vous combattrez le comte de Viennois. C'est contre lui que vous fîtes vos premières armes. Vous portâtes la terreur jusqu'aux portes de sa capitale, hâtez-vous, partez. Qu'il tremble à l'approche de nos guerriers, et que votre nom soit le signal de la victoire.

GASTON, *se contenant.*

Je suis toujours prêt à vous obéir. Mais seigneur, pourquoi me priver de l'honneur de conduire l'armée que je commande ? de partager vos périls ainsi que votre gloire ? pourquoi m'éloigner ? je crains d'offenser mon père en pensant qu'il ait pu de lui-même concevoir cette idée, se porter à cette injustice ; elle lui a sans doute été suggérée ; elle est le fruit du conseil de mes ennemis. Depuis longtemps mon aspect les gêne, ma présence les irrite,

ils desirent peut-être en secret voir l'héritier d'Alphonse ramper au nombre de leurs sujets.

ALPHONSE.

Que dites-vous, Gaston, quels ennemis auriez-vous à redouter?

GASTON.

A redouter!... Accoutumé par votre exemple à ne jamais farder la vérité, je me force au silence de peur de vous déplaire, mais tel qui m'écoute sait assez de qui je veux parler.

ALPHONSE, *sévèrement.*

Je vous entends, mon fils; toujours inquiet et jaloux, vous osez blâmer en vous-même la conduite de votre père, vous voyez avec chagrin, avec mépris peut-être, les objets de son affection. Eh bien, vous provoquez en ce moment un aveu dont la révélation était réservée à des temps plus favorables; vous êtes instruit, je le vois... car en feignant d'applaudir à nos faiblesses, les courtisans en sont les censeurs les plus actifs et les plus rigoureux. On vous a dit que Bathilde fut ma première épouse, que sacrifiée à la raison d'état, elle resta long-temps ignorée dans un monastère, que libre aujourd'hui, je veux lui rendre le rang que ses vertus méritent; on vous a dit qu'un fils fut le fruit de cette union, que ce fils, par sa valeur a mérité d'être avoué de l'auteur de ses jours. Je dois donc aujourd'hui vous le faire connaître. (*Montrant Raoul.*) Vous le voyez, mon fils, embrassez votre frère. (*Gaston frémit et se contient.*) Eh quoi! vous restez immobile et muet?

GASTON.

Instruit à respecter jusqu'à vos moindres desirs, il ne m'appartient pas de juger des motifs qui vous déterminent à me faire cet étonnant aveu, mais lorsque vous me pressez d'embrasser un frère, que jusqu'alors vous n'aviez point jugé à propos de me faire connaître, permettez-moi de penser que ce n'est qu'une invitation et non un ordre de votre part.

ALPHONSE.

Eh bien! puisqu'il le faut, Gaston, je vous l'ordonne.

GASTON, *avec contrainte.*

Vos ordres sont sacrés, seigneur, mais...

ALPHONSE.

Va, ta contrainte m'en dit plus que tu ne crois, ton ambition, ta jalousie, percent à travers ce respect affecté. O ciel! environnés d'ennemis, menacés par des rebelles, est-ce au moment où nous devons rassembler nos forces que nos cœurs doivent se désunir!

RAOUL, *vivement.*

N'en doutez pas, seigneur; la plus parfaite union régnerait dans l'état, ainsi que dans votre famille, si quelque scélérat, s'enveloppant des voiles du mystère, n'y fomentait le trouble et la division. La crainte d'inculper l'innocent, me défend d'étendre mes soupçons au-delà des bornes que l'honneur me prescrit: mais il existe ce scélérat, c'est par lui que nos desseins les plus secrets, que les mesures les mieux concertées sont connus de nos ennemis. Nos soins les plus pressans doivent être de le découvrir et d'en faire un exemple qui puisse effrayer ses complices, anéantir leurs coupables projets.

ANGÉLIQUE, *à Alphonse avec énergie.*

Oui, prince, et pour épouvanter quiconque oserait seconder les desseins du perfide qui médite notre ruine, (*Elle jette un coup-d'œil sur Gaston.*) rétablissez l'antique loi qui condamne à la même peine, la famille entière des conspirateurs. Après le supplice du père de Bertolas, vous abrogeâtes cette loi en faveur de ses enfans...

ALPHONSE.

Je l'avais en horreur. O ciel! faire tomber sur des innocens la peine réservée aux coupables.

ANGELIQUE.

Je sais que la sévérité répugne à votre cœur généreux et sensible; mais ordonnez du moins que si le soleil se lève une seconde fois, avant que les rebelles soient rentrés dans le devoir, leurs femmes, leurs enfans seront responsables de leurs crimes. (*Elle lance un coup d'œil à Gaston.*) Qu'ils frémissent, en apprenant que le fer, levé pour les punir, doit également tomber sur les objets de leur tendresse et de leur amour; et pour qu'aucun de vos sujets ne se croyent exempts des rigueurs de la loi, (*Elle prend la main de Gaston.*) je me donne la première pour garant de la fidélité de mon époux, et pour exemple de ce généreux dévouement.

GASTON, *à part.*

Grand dieu!

ALPHONSE, *à Angélique.*

Que dites-vous, madame? J'admire votre zèle et votre courage; mais je ne dois pas...

ANGÉLIQUE.

Ah! seigneur! cédez à ma prière, ordonnez, dites en quelles mains faut-il que je reste en ôtage?

ALPHONSE, *avec bonté.*

Dans celles de votre époux. Vous frémissez. O ciel! m'aurait-on donné de fidèles avis? Quoi! Gaston, mon

fils !... Non, je ne puis le croire, ni le soupçonner. Sa gloire, son intérêt même, s'opposent à de pareils forfaits.

BERTOLAS.

Eh quoi ! seigneur, ne voyez-vous pas le piège que les révoltés, et les puissances étrangères qui les soutienent, osent tendre à votre vertu ? En rendant un fils suspect à son père, ils veulent vous priver de votre véritable appui. Leur odieuse politique est une preuve de leur impuissance. Ne croyez pas qu'ils osent vous attaquer, tant qu'ils sauront le prince à la tête de vos soldats. Eh bien ! loin de le séparer de vous... pardonnez, si je combats votre résolution, qu'il marche à vos côtés contre ces rebelles, et vous les verrez bientôt soumis, implorer votre clémence et vos bontés.

ALPHONSE.

J'approuve votre zèle et vos conseils ; mais celui de madame n'est pas non plus à dédaigner.

GASTON, *vivement.*

Quoi, seigneur, vous consentiriez...

ALPHONSE.

Pourquoi vous alarmer, mon fils ? n'êtes-vous pas sûr de vous-même ? J'ai banni les soupçons, d'où viendrait votre effroi ? (*A Angélique.*) Croyez que c'est moins pour m'assurer de la fidélité de votre époux, dont je ne saurais douter, que pour vous éloigner du bruit des armes et des périls de la guerre, que je me rends à vos desirs. Bathilde vous estime ; c'est dans sa retraite que vous trouverez un azile digne de vous. Raoul va vous conduire...

GASTON, *furieux.*

Et je souffrirais que mon épouse fût livrée aux mains de mes ennemis ? Non, je n'en doute plus, on a juré ma perte, on a juré la sienne, c'en est trop ! Viens Raoul, viens mettre un terme à tant d'inimities.

(*Il sort.*)

ALPHONSE, *à Gaston qui sort.*

Insensé !... Suivez-le Bertolas. (*A Raoul.*) Et vous restez, Raoul. (*Il s'avance.*) O ciel ! tranquille dans mes états, je te rendais grâce de m'avoir accordé deux fils ; je les regardais comme les soutiens de ma puissance, et ma consolation au terme de mes jours. Quel horrible changement. Les troubles les plus affreux agitent mes états, la dissention règne au sein de ma famille, et je descendrai dans la tombe accablé de regrets et de douleur.

SCENE XI.

Les Précédens, GASTON, *revenant.*

GASTON, *du fond.*

Eh bien, Raoul . . . . . .

ANGÉLIQUE, *s'écrie avec effroi.*

Gaston !

GASTON, *à Raoul.*

Oublies-tu que je t'attends ?

ALPHONSE, *à Gaston.*

Téméraire, vous osez devant moi . . .

GASTON.

Vous l'avez nommé mon égal, qu'il se montre digne de cet honneur.

RAOUL, *indigné.*

C'en est trop ! tu m'y forces, je te suis.

ALPHONSE, *à Raoul.*

Arrête, malheureux ! (*A Gaston.*) Sortez, Gaston, je vous l'ordonne. Songez que votre désobéissance . . .

SCENE XII.

Les Précédens, AIMAR, PEUPLE, SOLDATS.

(*On crie dans le fond.*)

Aux armes ! aux armes ! . . . . .

(*Musique bruyante. Le tambour roule fortement. On voit descendre de la montagne des habitans effrayés qui se répandent avec précipitation sur la scène.*)

AIMAR, *à Alphonse.*

Paraissez, seigneur, le trouble et la confusion règnent de toutes parts; d'un côté les rebelles menacent nos postes avancés; de l'autre l'animal féroce qui ravage la campagne, en chasse devant lui les habitans qui se réfugient en foule jusques dans nos retranchemens.

ALPHONSE, *vivement.*

Eh bien, Gaston, Raoul, voici l'instant de nous réunir pour la défense de la patrie, voyons qui de vous deux saura le mieux mériter la tendresse que je partage également entre vous.

RAOUL, *avec chaleur, vers Gaston.*

Gaston, mon frère !

GASTON, *se détournant.*

Ton frère !

ALPHONSE, *arrêtant Raoul.*

C'en est assez, et je te rends justice. (*A Gaston.*) Prince, je vous commets à la garde du camp, et Bertolas me répondra de vous. (*Il montre Angélique à Raoul.*) Vous,

Raoul, conduisez son épouse auprès de votre mère. *Gaston fait un mouvement de colère ; Alphonse continue.* Marchons, braves guerriers, la victoire nous appelle, venez combattre avec votre souverain, votre père, et reposez-vous sur lui, du soin de votre gloire, et du salut de ses états.

Gaston veut aller joindre Angélique ; Alphonse le repousse, et Raoul l'emmène ; Gaston sort furieux. Alphonse se met à la tête des troupes. Marche précipitée qui termine le premier acte.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

(Le théâtre représente un superbe jardin orné de guirlandes; un trône de verdure et de fleurs est sur un des côtés du théâtre. De l'autre côté, vers le fond, est une fontaine d'une riche architecture.)

SCENE PREMIERE.

BERTOLAS, AIMAR, ARNOLD.

(Ils entrent tous trois avec mystère du côté de la fontaine.)

BERTOLAS.

Nous voilà dans l'enceinte du château qui nous a vu naître ; c'est ici que reposent les cendres de notre père, et c'est ici que j'ai fait serment de le venger. Croyant alléger ma douleur en privant mes yeux de cet objet funèbre, Alphonse me força, pour ainsi dire, d'échanger ce château contre de superbes domaines ; mais le trait est là, (*Montrant son cœur*) et rien ne peut l'en arracher. Cette enceinte est fortifiée de manière à servir de place de sûreté ; l'issue souterraine par laquelle je vous ai conduits, est ignorée d'Alphonse, elle ne fut jamais connue que des aînés de notre famille. C'est dans ce château qu'il m'a fait conduire Bathilde au sortir de sa retraite, c'est ici même qu'il veut l'élever au comble des honneurs et la reconnaître pour son épouse ; vous voyez ce trône, ces guirlandes, ils sont les apprêts de cette fête extraordinaire.

AIMAR.

Quoi ! dans l'instant où les emportemens de son fils . . .

BERTOLAS.

Tout est calmé, du moins en apparence. Les troupes

que nos avant-postes ont signalées n'étaient qu'un détachement que Mainfroi faisait avancer pour protéger la fuite de Gaston; mais l'héroïsme déplacé de son épouse a tout retardé, car il ne consentira jamais à s'éloigner avant qu'elle ne soit remise en son pouvoir. Alphonse pressé d'un côté par les rebelles, et de l'autre par le dauphin de Viennois, a craint d'aliéner les cœurs qui lui sont restés fidèles en sévissant avec trop de rigueur contre Gaston, et la liberté que celui-ci a recouvrée n'est que le fruit d'une paix simulée entr'eux ; Gaston, en ce moment ne songe qu'à délivrer son épouse, et dès qu'il y sera parvenu, le feu de l'ambition qui le dévore produira l'incendie que je desire. C'est ce qui m'a fait rassembler les affidés qui doivent nous seconder.

AIMAR.

Mais ne m'as-tu pas dit qu'Alphonse devait se rendre ici? il n'y viendra qu'accompagné sans doute de forces suffisantes pour en imposer à nos amis, et la cérémonie une fois terminée...

BERTOLAS.

J'ai tout prévu ; je saurai bien interrompre cette fête. C'est par une fausse confidence que je veux engager Bathilde et Raoul à se livrer à ma foi. Gaston, une fois retenu dans le camp de Mainfroi, Raoul et Bathilde en ma puissance, plus d'obstacle à mes desseins. Ah ! qu'il me tarde de réunir et de frapper d'un seul coup toutes mes victimes.

AIMAR.

Quoi? . . . Raoul. . . .

BERTOLAS.

N'est-il pas né comme Gaston d'un sang que je déteste? Mais on pourrait nous surprendre. Je vous ai fait connaître le souterrain qui conduit de ces lieux aux bois qui couvrent les environs; allez retrouver nos amis, je vais rejoindre Alphonse . . . Je crois entendre du bruit, on vient, éloignons-nous.

(*Ils sortent par où ils sont venus.*)

SCENE II.

URBAIN, TOINETTE, JOSSELIN, Villageois et Villageoises, *parés pour une fête.*

JOSSELIN.

(*Il entre le premier, il marche sur le bout des pieds ou à pas de loup, examine et écoute, et sans regarder les autres qui le suivent, il dit :*)

Chut! . . . Chut!

TOINETTE.

Qu'y a-t-il donc ? que veut dire ce mystère ?

JOSSELIN.

Il y a que j'ai vu un homme tout comme je vous vois, et un peu plus-tôt, je suis sûr que je l'aurais pris sur le fait.

URBAIN.

Quel fait ?... que veux-tu dire ?

JOSSELIN.

Que sait-on ? quelquefois par jalousie, (*Montrant les guirlandes et le trône de fleurs.*) pour défaire toute cette belle symétrie qui nous a coûté tant de mal à parachever.

TOINETTE.

Il est vrai que nous avons pris bien de la peine, mais çà été de bon cœur pour madame Bathilde qui n'habite guère que depuis un mois ce château, et qui a déjà fait plus de bien dans les environs, à ce que dit ma mère, que le seigneur Bertolas, à qui il appartenait auparavant, n'en a fait dans toute sa vie.

URBAIN.

C'est égal, Toinette ; il n'en faut pas dire de mal, puisqu'il nous a donné un magnifique logement, dans un coin du vieux château qu'il a abandonné pour se loger dans sa nouvelle bâtisse . . .

JOSSELIN.

Ah ! v'là la mère Marguerite.

SCENE III.

Les Précédens, MARGUERITE.

URBAIN, *lui montrant le décor.*

Eh ! ben, ma mère, regardez, examinez, c'est-y de votre goût ?

MARGUERITE, *examinant.*

A merveille ! mon garçon, à merveille ! je suis enchantée.

TOUS ENSEMBLE.

Bon, bon.

MARGUERITE.

Ne faites donc pas de bruit ; il faut laisser à madame Bathilde, le plaisir de la surprise, et ce ne sera pas long car je l'ai vu qui s'acheminait tout doucement par ici, et j'ai pris les devants pour vous en avertir.

JOSSELIN, *à demi-voix.*

La v'là, la v'là ; cachons-nous un moment.

(*Marguerite leur fait signe de se ranger des deux côtés.*)

SCENE IV.

Les Précédens, *cachés*, BATHILDE, *très-rêveuse.*

BATHILDE.

Raoul ne revient point, ce retard m'inquiète; il faut... (*Les villageois paraissent et forment un tableau, en lui faisant remarquer les guirlandes, et le trône.*) Mais, que vois-je?... que signifient ces guirlandes, ce trône orné de fleurs?

MARGUERITE.

Pardon, madame; mais nous savions depuis trois jours, par le moyen de votre intendant, que notre bon prince devait vous faire une visite de cérémonie, et mon fils, et les habitans de ce canton, se sont réunis pour lui témoigner... ainsi qu'à vous, madame, la joie... le plaisir... et la satisfaction . . .

JOSSELIN.

Oh! mon dieu, oui, c'est bien pour cela que nous voilà tous parés comme pour une noce, et en manière de réjouissance.

BATHILDE.

Soyez persuadés, mes bons amis, que je suis sensible à votre attention, et que votre zèle ne restera pas sans récompense.

MARGUERITE, *pénétrée, mais bavarde.*

Chère et bonne dame. Ah! notre plus chère récompense sera de vous voir aussi contente, aussi heureuse... que... certainement vous le meritez, en ce que d'abord... nous sommes tous portés de cœur et d'inclination pour le bonheur... de votre prospérité, et si Hubert, mon mari n'est pas venu, c'est par la cause de son accident, mais çà va mieux grace au ciel et à la science . . . .

URBAIN.

Du chirurgien, n'est-ce pas? Le beau chef-d'œuvre qu'il allait faire: pour lui guérir le pied, n'allait-il pas, sans nous, lui couper la jambe

MARGUERITE.

Eh ben, quoi? c'est toujours lui qui nous l'a conservé. Ah! madame, si vous voyez avec quelle attention, quelle ardeur nous sommes tous empressés à le servir. L'un lui donne le boire, l'autre le manger; les petits enfans jouent devant lui pour l'amuser; je lis dans son gros livre pour le récréer, il sourit, et nous nous réjouissons; il pleure de joie, et çà nous fait rire.

BATHILDE.

Que la vérité de ce tableau est simple et touchante!

MARGUERITE.

C'est pourtant pour sauver la vie à un homme, que cet accident lui est arrivé. Oui, madame, c'est en revenant de faire sa tournée, (car il est garde-chasse, afin que vous le sachiez) qu'il entendit un bruit sourd dans un sentier de la forêt. Il s'approche, à pas de loup, et voit Pierre Ozanne, un de nos voisins, à genoux devant deux hommes qui menaçaient de l'assassiner. Hubert est brave, on le sait; il vous mire un des voleurs, et crac, le voilà par terre; il court aussitôt à l'autre, et d'un coup de bourrade dans l'estomac, il vous l'étend roide mort. Ozanne se relève, et saute au cou de mon mari; mais malheureusement le premier voleur, qui n'avait pas voulu tout à fait mourir, saisit Hubert au bas de la jambe, là, à la cheville du pied, et lui fait une morsure... une morsure... il lui emporte le morceau, quoi? notre homme, comme vous pensez bien, le parachève sans miséricorde; mais le mal était fait, et Hubert souffrait... Oh! il souffrait à ne pouvoir plus se soutenir. . . . Il fallut que le voisin, à qui il avait sauvé la vie, le chargeât bravement sur ses épaules pour le porter à la maison, où il a resté trois grands mois, sans pouvoir s'aider de sa jambe, dont il est perclus pour le reste de sa vie; car vous savez, madame, que la morsure d'un méchant homme, c'est pire que celle d'un chien enragé.

URBAIN.

Heureusement encore que je puis le remplacer dans l'exercice des fonctions de sa charge, sans quoi...

RAOUL, *derrière le théâtre,*

Qu'on ferme les portes du château.

BATHILDE.

C'est la voix de mon fils.

JOSSELIN, *bas à un villageois.*

Ah! mon dieu! c'est peut-être la troupe de Mainfroi.

RAOUL, *toujours en dehors.*

Qu'on lève le pont-levis, et qu'on veille sur les remparts.

JOSSELIN, *même jeu.*

Tiens, nous voilà tous en prison.

SCENE V.

Les Précédens, ANGELIQUE, RAOUL.

(*Bathilde court à Raoul qui l'embrasse, et Marguerite court également embrasser Angélique.*

BATHILDE, *à Raoul, sans voir Angélique.*

Mon fils! mon cher fils!

MARGUERITE, *à Angélique.*

Que j'ai donc de joie, de plaisir à vous revoir.

BATHILDE.

Mais pourquoi ces alarmes? les ennemis seraient-ils près d'ici?

RAOUL.

Non, ma mère; mais ces précautions sont nécessaires dans les circonstances où nous nous trouvons. (*Il lui présente Angélique.*) Je vous présente l'épouse de Gaston; Alphonse m'a chargé de la conduire près de vous. (*Angélique s'avance près de Bathilde, qui l'embrasse avec plaisir.*) Je vais donner les ordres que mon retour précipité m'a empêché de distribuer. (*Mouvement de la part de Bathilde.*) Rassurez-vous, votre fils ne s'éloignera plus, sans en prévenir une mère si digne de son respect et de son amour. *Il lui baise la main et sort.*

SCENE VI.

Les Précédens, *excepté* RAOUL.

BATHILDE, *à Angélique.*

Je suis flattée, madame, de l'honneur que je reçois; mais il me serait plus précieux encore, si je pouvais me persuader que c'est à vous seule que je le dois.

ANGELIQUE.

Garant volontaire des démarches de mon époux, je me suis donnée moi-même pour otage à son père, et je me félicite, madame, qu'il ait choisi votre séjour pour mon asile, et pour ma sûreté. Ah! madame, dans ces momens de troubles et de divisions, unissons nos efforts pour ramener le calme et la tranquillité.

BATHILDE.

Que pourrions-nous craindre, si votre époux, mon fils, Alphonse lui-même sont à la tête de nos guerriers?

ANGÉLIQUE.

Ajoutez, madame, si l'intelligence règne dans sa famille et l'obéissance dans ses états. Je vous surprends, je vois que vous ignorez les malheurs dont je gémis.

BATHILDE.

Vous m'effrayez : achevez, madame, apprenez-moi. . . . .

ANGÉLIQUE.

Eh! madame, que vous dirai-je? Pourquoi troubler votre sécurité; puissiez-vous ne jamais regretter la tranquillité dont vous avez joui dans votre paisible solitude; quant à moi, j'éprouve plus que jamais que ce ne sont ni les biens de la fortune, ni l'éclat des grandeurs

qui procurent la félicité ; aimée d'un époux que je chéris, estimée de mon souverain, honorée de ses sujets, je dévore en secret mes larmes et mes ennuis, et lorsqu'on me croit la plus heureuse des femmes, mon cœur est déchiré par la crainte et par la douleur.

BATHILDE.

Vous, madame, infortunée ? . . .

ANGÉLIQUE.

Je vois les maux qui menaçent ma patrie ; mais les ennemis étrangers sont bien moins à craindre que ceux qu'elle renferme dans son sein, et que je vois prêts à la déchirer. Jugez de mon effroi, lorsque j'entends le nom de mon époux prononcé par les factieux, comme le signal de la révolte ; lorsque j'appréhende que Gaston lui-même, séduit par de pernicieux conseils . . .

BATHILDE.

Gaston, madame ? un fils révolté contre son père ! et quel serait le motif de cette affreuse rébellion ? quel espoir oserait-il former ?

ANGÉLIQUE, *avec douleur.*

Les flambeaux de l'hymen vont s'allumer pour vous... Je crains qu'ils ne produisent un horrible incendie !

BATHILDE.

Que dites-vous ! et quel rapport cet hymen peut-il avoir avec les troubles dont vous me parlez ? Qui pourrait s'en allarmer, être jaloux d'un bonheur acheté par tant de souffrances et tant de malheurs ?

ANGÉLIQUE.

Ah ! madame, qui plus que moi a compati à votre cruelle situation ? qui plus que moi s'est réjoui de la justice qu'Alphonse vous a rendue ? mais daignez m'entendre, vous avez tout pouvoir sur le cœur de votre fils ; il vous respecte, il vous aime autant que vous le chérissez, employez l'ascendant que vous avez sur lui, obtenez qu'il tente de ramener mon époux par les égards que l'amitié prescrit et que la nature commande. Gaston est fier, je l'avoue ; mais . . .

BATHILDE.

Quoi, madame, vous exigeriez que mon fils s'abaissât à la prière, qu'il s'humiliât . . . . .

ANGELIQUE, *avec douceur.*

Eh ! madame, laissons-là la fierté, ne voyons que la patrie, oublions notre rang et nos prétentions mutuelles, pour n'écouter que le devoir et la vertu, qui nous ordonnent de nous joindre ensemble pour réunir deux cœurs sensibles et généreux. Oui, c'est à nous qu'appartient de tenter cet ouvrage, et si vous y consentez,

nous pourrons l'achever, le ciel secondera des vœux si justes, des efforts si légitimes; vous le voyez, loin d'écouter la voix de l'orgueil, je n'emploie que celle de la douceur et de la prière; y serez-vous insensible ?..... Vous vous attendrissez..... Ah! madame! achevez, comblez mon espérance, que par nos soins réunis, Alphonse, Raoul, et mon époux, cèdent aux cris de l'amitié, de l'amour et de la nature

BATHILDE, *embrassant Angélique.*

Angélique!..... Ah! que vous justifiez bien l'opinion que j'avais conçu de vous, parlez, disposez de Bathilde, comme de vous-même, ordonnez . . . . . Mais qu'entends-je . . . . . .

SCENE VII.

Les Précédens, ALPHONSE, RAOUL, JOSSELIN, URBAIN, les Paysans, Gardes.

JOSSELIN, *crie.*

C'est le prince! c'est le prince.

ANGELIQUE, *surprise.*

Mon époux!

JOSSELIN.

Eh! non, c'est monseigneur.

BATHILDE.

Alphonse!

BATHILDE, *s'avance, et veut se mettre à genoux devant Alphonse.*

Prince! . . . . .

ALPHONSE, *arrive et empêche Bathilde de se mettre à ses genoux.*

Vous, à mes genoux! Ah! madame, c'est aux vôtres qu'Alphonse devrait tomber pour rendre hommage à la constance, à la fermeté qui vous ont fait supporter si long-temps un malheur que je ne pus empêcher; mais dont mon cœur vous dédommagea toujours en secret. La mort d'une épouse, digne de ma vénération, par ses vertus, et de mon affection par son sincère attachement, me permet de mettre un terme à vos ennuis et d'assurer à notre fils un sort égal à sa naissance; le rang où je vais vous élever, le nom de mon épouse que je vous donne, ou plutôt qui vous est dû; l'auguste cérémonie, qui va sanctionner cette union, sont une barrière que j'oppose aux projets de vos ennemis. (*A Angélique.*) Vous, madame, qui vous êtes honorée à mes yeux par le sacrifice volontaire de votre liberté... Mais je n'attendais pas moins de la fille du brave et vertueux

Rhodoan. Vous, l'héritière de ses vertus, ainsi que de son courage, cessez d'être le garant de la fidélité de votre époux; je l'aime trop pour en douter, je n'ai voulu le punir de ses emportemens qu'en retardant l'instant qui va vous réunir, et je juge de la rigueur de son châtiment, par son impatience et la tendresse qu'il a pour vous. Sachez-en profiter pour modérer la violence de son caractère. Son cœur est bon, il est sensible, mais ombrageux; l'effervescence des passions le domine; employez pour le calmer, cette douceur, ces attraits, dont la nature orna votre sexe pour nous charmer, pour nous rendre dignes d'un don si précieux.

BATHILDE.

Vous voyez, prince, combien votre présence était désirée. L'hommage le plus simple est souvent le plus sincère; les habitans de ce canton se sont réunis pour vous l'offrir, daignez l'accepter.

ALPHONSE, *aux villageois.*

C'est avec plaisir que je le reçois. *A Bathilde.* Eh bien, madame, que ce trône, riche des trésors de la nature, soit l'emblême des jours heureux qui vous sont destinés. Leurs vœux vous y appelle, ma tendresse va vous y placer. *Il place Bathilde et Angélique sur le trône de fleurs; lui et Raoul sont aux deux cotés des dames.*

GRAND BALLET.

Pendant ce ballet, Raoul, à qui un officier vient parler bas, sort pour revenir ensuite; après le ballet, Raoul arrive.

SCENE VIII.

Les Précédens, RAOUL.

RAOUL, *à Alphonse.*

Prince, on vient d'arrêter deux étrangers qu'on accuse d'avoir amené l'animal farouche et cruel, qui dévaste cette contrée; ils ont même été reconnus par des marchands qui les ont vus s'approcher de nos frontières, avec la cage de fer, où cet animal était enfermé. Ils demandent à être admis en votre présence.

ALPHONSE, *à un officier.*

Qu'ils viennent. *L'officier sort.* Si ces malheureux pouvaient nous fournir les moyens de nous délivrer de ce fléau! il faut tout voir et tout entendre.

SCENE IX.

Les Précédens, L'AFRICAIN, L'ALLEMAND, *introduits par l'officier.*

RAOUL, *montrant Alphonse.*

Voilà le prince.

L'ALLEMAND, *se jettant à genoux.*

Ah ! masségnair ché témande parton té la liberté grande.....

ALPHONSE.

Levez-vous; qui êtes-vous ?

L'ALLEMAND.

Ché suis teich.

ALPHONSE.

Vous êtes allemand?

L'ALLEMAND.

Ia, foui, masségnair, mais ma camarate, c'est ein pourgeois té la Maroque; ché t'apord été ténu à l'esclafage tans son maisson tu ségnair Mustapha Mouchi; mais il m'a tonné ma liperté, sous mon promesse te hamener lui tans la France, afec son pête, pour cagner té l'argent beaucoup à causse de son curiosité, pour le petit recréation tes amaters, et la grante differtissement tu public; mais la pas, la pas, tans la frontière, le ségnair de la Mainfroide.....

ALPHONSE.

Quoi? Mainfroi.....

L'ALLEMAND.

Foui, foui, Mainfroide; il a ché sai pas pien pourquoi, il a harrêté moi, le maroquin, son pête et encore afec son grand cache té fer. Puis par après, il a fait loché nous tans la prison, sans mancher chusqu'à temain; ô mon tié! foui, chusqu'à temain, et encore après temain. C'était ein petit russe pour forcer ma camarate à tonner à lui son curiossité; ché pien fu son finesse, mais la faim, il était crante encore pli qué l'afantache, par mon foi, masségnair, par mon foi.

ALPHONSE.

Eh bien?

L'ALLEMAND.

Eh pien tonc, pour sortir té son prisson, et pour mancher, ma camarate a été à lui son pête, son cache, sa charioti et la chéfal, qui faut encore pli qué peaucoup : et foilà tout de suite le seignair te la Mainfroide, pour son satisfaction, a fait confier à nous la fissage d'ein toille crosse, et partir pien loin, chusqu'à ein grand forêt, où

il a fait développer la fissage à nous, pour oufrir la maisson à la pête.

ALPHONSE.

Comment avez-vous pu la délivrer sans en être vous-même dévorés !

L'ALLEMAND.

Pon ! le segnair de la Mainfroide a fait tonné à lui, dans sa poire et sa manché, peaucoup fort té poussière, pour schelof tormir ; il a tonc ortonné t'oufrir la maisson té pois, car son cache té fer, il n'était pli técha afec ; et par après, il a mis sa chéfal à la galloppe, et a apantonné nous à ses piens pons amis, pour nous écorchir sans tifficulté.

ALPHONSE.

Il voulait vous faire assassiner ?

L'ALLEMAND.

Foui, massegnair, té peur té mon parlément ; mais ma camarate qui a fait le foyache, il afait fait ein proffission té l'or peaucoup tans son ceinture ; il a tonné pour partachir aux pons amis. C'est pon de l'or, çà fait pien pour empêcher les écorchemens, ein t'eux encor foulait pour l'opéissance passer son épée dans mon poitrine, mais autres pons amis, té peur tu réveillement de la pête qué fort, et l'être tévorés, ont pris la galoppe tout té même et pris atié, eu criant pour nous, allir ma camarate : fous courir pien loin, pien loin, sans jamais revenir t'afantache.

ALPHONSE.

Qu'êtes-vous devenus, depuis ce temps-là ?

L'ALLEMAND, *pleurnichant.*

Pien misseraples, mein got ! pien misseraples, nous courir t'ein côté, t'ein autre, en t'émantant la fie par charité, et par enfin, masségnair, ma camarate y temante pour refenir dans son nation à la Maroque, ein petit t'étomagement pour son pête, à cause dé son malheresse afanture ; par pitié et compassion de son grand tristesse et sa crande malher.

RAOUL.

Quoi ! misérables ! après les maux affreux, ...

L'ALLEMAND, *au prince.*

C'est pas son faute, par mon foi, masseignair, c'est pas son faute.

ALPHONSE.

Il a raison, tout est l'ouvrage de cet abominable Mainfroi. Quel horrible stratagême.

BATHILDE.

Jamais monstre plus affreux n'est sorti des enfers.

L'ALLEMAND.

Foui, matame; c'est ein tiaple pour l'enfer.

ALPHONSE.

Eh bien, puisque malgré tant d'efforts réunis, on n'a pu détruire ce funeste animal, je veux moi-même . . .

RAOUL.

Non, seigneur; je me charge de cette expédition; mais puisqu'il est si prompt à la course, qu'on ne peut l'atteindre ni le circonvenir; il faut que ces étrangers qui l'ont amené s'offrent à sa rencontre; il les reconnaîtra sans doute, s'arrêtera à leur aspect, nous le cerneront alors de plus près, et sa perte est infaillible.

L'ALLEMAND.

Pien, pien, mais ché répontre pas té sa opeissance, ché fondrai pien le happeler te loin, pien loin et tout t'abord fous finir; (*Mouvement de poignarder l'animal.*) Zague, Zague, et pien fite ou pien, moi, misseraple, mortu, prissé, téchiré, haché, comme ein petit paté; il est capable pour çà, par mon foi.

ALPHONSE.

Il faut tout tenter pour en être délivré; qu'on ait soin de ces étrangers et qu'on ne les quitte plus. (*Aux étrangers.*) Allez, et soyez sûrs d'une récompense égale au service que vous m'avez rendu.

L'ALLEMAND.

Ah! messaignair, compien moi et ma camarate à moi, nous sommes grantement peaucoup hopligé à fous. (*A l'africain.*) Allons, mon pon hami, la salamaleque à monseignair, la crande mamouchi francesse. (*L'Africain bredouille des mots arabes.*) Le maroquin, il feut dire pien hobliché. (*Ils sortent*)

ALPHONSE.

Perfide Mainfroi! que de maux tu causes dans mes états! Ah! le ciel est trop juste pour ne pas t'en punir.

SCENE X.

Les Précédens, BERTOLAS.

BERTOLAS, *à Alphonse. Il lui présente une lettre.*

Prince, une ordonnance qui vient d'arriver à l'instant, m'a remis cette lettre du prevost de l'armée.

ALPHONSE, *surpris.*

De Reinfeld!... Lisons. (*Il lit.*)

» Monseigneur.

« Aussi prompt que l'éclair, la nouvelle de l'arrestation du prince, a frappé les esprits; des mouvemens

» se manifestent. Je réponds des chefs, mais les sol-
» dats murmurent, des séditieux les agitent au nom de
» votre fils.

De mon fils ! *(Il continue à lire)*

» Votre présence seule peut rétablir le calme et rani-
» mer l'espoir de vos fidèles défenseurs. » Peuvent-ils ignorer que Gaston est en liberté ? Lui-même, ne doit-il pas être là pour les désabuser.

RAOUL, *vivement.*

Ah ! sans doute de nouveaux scélérats . . . . .

ALPHONSE, *tranquille.*

Calmez-vous. Si les traîtres osent s'insinuer à la cour des princes, les princes ont aussi des amis généreux et fidèles. Croyez que je veille sur mon fils. *Il remet la lettre qu'il vient de lire.*

BATHILDE.

Ah ! prince ! je frémis . . . . .

ALPHONSE.

Rassurez-vous, madame, vous le voyez, le ciel retarde encore notre commun bonheur, ma présence est nécessaire à mon armée . . . . .

RAOUL.

Je vous suis, seigneur.

ALPHONSE.

Non, Raoul ; restez pour veiller à la sûreté de votre mère et de ma fille. Elles viendront bientôt me rejoindre, attendez mes ordres pour les accompagner.

ANGÉLIQUE.

Ah ! seigneur ! je tremble que mon époux . . . . .

ALPHONSE.

Non, madame, non, je ne puis le croire coupable. (*A part.*) O ciel ! épargne moi l'horreur de le craindre ou de le punir. Suivez-moi, Bertolas.

Il sort suivi de ses gardes.

SCENE XI.

BATHILDE, ANGELIQUE, RAOUL, Villageois.

ANGELIQUE.

C'est en vain qu'il cherche à dissimuler son trouble, je crains tout de sa colère.

BATHILDE, *à Raoul.*

Oh ! mon fils ! pourquoi faut-il qu'un moment attendu avec tant d'impatience, soit encore différé par un évènement si funeste.

ANGÉLIQUE.

O mon dieu ! détournes les maux que je prévois, prends pitié de mon désespoir.

BATHILDE.

Je conçois, madame, votre pénible situation. Trembler pour les jours d'un époux, le voir prêt à mériter le courroux d'un père ! ce sont là de ces coups qu'il est difficile de supporter.

ANGÉLIQUE.

Il n'est que trop vrai, et pour comble de maux, il ne me reste aucun espoir ; souffrez, madame, que je me retire, la solitude est nécessaire à ma douleur, et. . . . . .

BATHILDE.

Je vais vous faire conduire à mon appartement. Ne perdez pas toute espérance, reposons-nous sur la faveur du ciel, attendons avec courage ce qui lui plaira ordonner de notre sort. *Aux femmes de sa suite.* Accompagnez la princesse, et prodiguez-lui tous les soins qui sont en votre pouvoir.

Bathilde remet Angélique entre les mains de ses femmes, qui l'emmènent ; Bertolas paraît.

SCENE XII.

RAOUL, BATHILDE, BERTOLAS.

BATHILDE, *à Bertolas.*

Que je la plains, et que sa situation est cruelle !

BERTOLAS.

Vous vous attendrissez sur son sort, lorsque vous avez à gémir sur le vôtre.

BATHILDE.

Comment ?

RAOUL.

Que dites-vous ?

BERTOLAS.

Qu'il m'en coûte de détruire l'illusion de bonheur dont vous vous flattiez de jouir ; mais je le dois, et je ne balance plus.

BATHILDE et RAOUL.

Parlez.

BERTOLAS.

Que la politique d'Alphonse est adroite et perfide !

BATHILDE.

D'Alphonse !

RAOUL.

Que voulez-vous dire ?

BERTOLAS.

L'honneur, l'amitié, le sang qui m'unit à votre famille, tout me fait un devoir de détruire votre erreur et sécurité.

RAOUL.

Expliquez-vous?

BERTOLAS, *à Bathilde.*

C'est aujourd'hui que vous deviez reprendre le rang que vous n'auriez jamais dû perdre. (A *Raoul.*) C'est aujourd'hui que votre naissance, publiquement déclarée, devait vous permettre d'aspirer à la main de celle que vous aimez. Eh bien! toutes ces espérances sont détruites, ce bonheur est évanoui. (A *Bathilde*) Un cloître va devenir de nouveau votre asile. (A *Raoul.*) Et la honte d'une naissance illégitime sera désormais votre partage.

BATHILDE.

O dieu!

RAOUL.

Que m'apprenez-vous?

BERTOLAS.

Rien n'est plus vrai. Alphonse est réconcilié avec Gaston ; il lui rend toute sa tendresse, et vous êtes perdus.

RAOUL.

Comment croire à cette perfidie, lorsque ce matin encore, il m'a nommé son fils, lorsque c'est par son ordre que ma mère et moi sommes en ces lieux, lorsqu'il nous a fait venir. . . . .

BERTOLAS.

Eh! dans quelle circonstance l'a-t-il fait? Au moment où des avis secrets et multipliés le prévenaient sur les intentions criminelles de Gaston. N'étiez-vous pas alors le seul défenseur sur lequel il pût compter? n'a-t-il pas dû exciter votre zèle en flattant votre ambition? Mais d'après l'éclat qu'a fait Gaston, et dont vous êtiez seul l'objet, craignant de mécontenter l'armée, dont ce prince est adoré, Alphonse s'est expliqué avec lui, et de cet entretien est résulté la réconciliation qui cause en ce moment votre perte. La lettre qu'il vient de recevoir est supposée : il avait besoin d'un prétexte pour s'éloigner de vous : c'est par son ordre que je la lui ai remise en votre présence. Jugez à la précipitation de son départ, si je vous ai dit la vérité.

BATHILDE.

Serait-il vrai?

BERTOLAS.

Je le vois, vous avez peine à croire tant d'horreurs.

RAOUL.

Il est si cruel de soupçonner un époux !... un père ! de ranger un prince que l'on estime, et que l'on aime, au rang des traîtres, des parjures.

BERTOLAS.

Ce n'est pas tout ; apprenez que Gaston et son père, ont donné l'ordre de s'assurer de vos personnes, et que c'est moi qui suis chargé de vous arrêter.

BATHILDE.

Grand dieu !

RAOUL.

Vous !

BERTOLAS.

En douteriez - vous encore ? *Appellant.* Paraissez, mes amis.

SCENE XIII.

Les Précédens, AIMAR, ARNOLD, *hommes dévoués à Bertolas.*

Les frères de Bertolas et leurs affidés sortent de l'issue secrète, masquée par la fontaine.

BATHILDE.

Que vois-je !... ah ! Raoul, dans quel piège nous a-t-on conduit ?

BERTOLAS.

Je vous l'ai dit, plus d'hymen pour Bathilde, plus de rang pour son fils. Gaston vous hait, Alphonse redoute votre présence, qui peut deviner les maux prêts à fondre sur vous ? Mais dans ce péril extrême, je vous reste, confiez-vous à moi ; ces dignes amis ne servent ni Alphonse, ni Gaston ; ils me sont dévoués, remettez avec confiance votre sort entre mes mains ; je jure de vous servir. Mainfroi m'obéit, le comte de Vienne me seconde, un mot, et le Gévaudan nous est soumis, Alphonse disparaît, Gaston n'est plus, Raoul triomphe, et mon père est vengé.

BATHILDE.

Généreux ami . . . . .

RAOUL, *qui a fixé Bertolas.*

Arrêtez, ma mère. (*Montrant Bertolas.*) Il vient de se trahir lui-même, c'est sa haine qu'il sert, et non pas notre cause, je devine ses affreux projets, et s'il existe un coupable, le voilà.

BERTOLAS.

Moi !... lorsque pour vous servir, je m'expose...

RAOUL.

Quelque ressentiment qui puisse t'animer contre Alphonse, il n'a pas dû te rendre traître envers ton souverain... envers son fils... envers nous, peut-être.

BERTOLAS.

Eh c'est ainsi que vous reconnaissez mon zèle ! . . . mais je vous servirai malgré vous ; le temps presse . . . venez, suivez-moi.

BATHILDE.

Non, traître ; Raoul a dit la vérité, tu nous trompes. O dieu ! ai-je pu m'abuser un instant ? ajouter foi à ce tissu d'horreurs ! retire-toi, malheureux, sors de ma présence.

BERTOLAS.

Il n'y a plus à balancer, j'accomplirai mes desseins. (*A ses amis.*) Emparez-vous d'eux.

RAOUL.

Lâches ! le premier qui s'approche . . . . .

Grand bruit derrière le théâtre.

BATHILDE.

Tremblez, scélérats, on vient à notre secours.

RAOUL.

A moi, soldats.

SCENE XIV.

Les Précédens, SOLDATS DE RAOUL.

RAOUL, *montrant Bertolas.*

Arrêtez ce perfide.

BERTOLAS.

Crois-tu que le nombre puisse nous intimider... Amis, défendons-nous. *Les soldats de Raoul font un mouvement. On entend du bruit au dehors.*

RAOUL.

Arrêtez... voici Gaston.

BERTOLAS.

Gaston !

BATHILDE, *à Raoul.*

Que vient-il faire ici ?

RAOUL.

Quel est son dessein !

BERTOLAS, *à part.*

Sachons tirer parti de la circonstance.

SCENE XV.

Les Précédens, GASTON, *suite.*

GASTON.

Raoul, où est mon épouse?

BERTOLAS.

Ah! prince, que vous arrivez à propos. Guidé par mon dévouement, je me suis présenté en ces lieux, j'ai réclamé votre épouse, les refus les plus insultans ont été le prix de mon zèle, et voulant punir en moi, Gaston, que l'on déteste, on ose attenter à ma liberté.

GASTON, *à Raoul.*

Quoi, traître? . . . . .

RAOUL.

Il vous trompe, seigneur, et ce n'est pas le seul piège qu'il tend à votre bonne foi.

BERTOLAS.

En vain tu voudrais m'accuser, que pourrais-tu dire ?...

GASTON.

Ces discours sont inutiles. Réponds, Raoul, qu'as-tu fait de mon épouse ?

RAOUL.

Votre épouse, seigneur.

GASTON.

Parles, qu'en as-tu fait?

RAOUL.

D'après les ordres d'Alphonse. . . . . .

GASTON.

Est-elle ici?

RAOUL.

Oui, prince.

GASTON.

Rends-là moi, à l'instant.

RAOUL.

La fureur vous aveugle, prince, craignez. . . . . .

GASTON.

Rends-là moi, te dis-je, ou tremble pour ses jours. *Il saisit Bathilde d'une main, de l'autre il menace de la poignarder.*

RAOUL, *s'écrie.*

Arrête, malheureux. *Angélique paraît dans le fond.*

SCENE XVI.

Les Précédens, ANGELIQUE.

ANGÉLIQUE, *s'avançant.*

Ciel! Gaston... où t'égare une aveugle fureur?

GASTON, *lache Bathilde, qui se réfugie dans les bras de Raoul ; il s'empare d'Angélique.*

Angélique !

BATHILDE, *se jettant dans les bras de Raoul.*

Mon fils !

GASTON, *à Angélique.*

Qu'as-tu fait ? te livrer toi-même à mes ennemis. (*A Raoul.*) Et toi, Raoul, comment osais-tu retenir prisonnière la femme de ton prince ! . . . . . si j'en croyais mon juste ressentiment . . . . .

(*Mouvement spontané des deux côtés. Bathilde retient son fils d'un coté, de l'autre, Angélique retient son époux.*)

ANGÉLIQUE.

Ah ! gardes-toi de les condamner, c'est moi qui ai tout fait ; n'accuses ni ton père, ni Bathilde, ni son fils ; quels égards ! quels respects, ne m'ont point prodigués ceux que ta colère outrage, et que la nature t'ordonne de respecter. (*Mouvement de Gaston.*) Pardonne, mon cher Gaston, j'ai cru que le péril auquel je m'exposais t'éclairerait sur les dangers où tu courais toi-même. L'espoir de te sauver, anima mon courage, et si j'ai pu dans ces instants de trouble et d'agitation, me résoudre à m'éloigner de toi, ce fut dans l'espérance de nous voir réunis sous de plus heureux auspices . . . Mais hélas ! je ne le vois que trop, ta violence a tout détruit, l'abîme est ouvert sous tes pas, tu veux t'y précipiter, je m'y plonge avec toi ; ne crois pas que je veuille te survivre ; j'obéis aux décrets du ciel, où nos sermens sont écrits ; sujette d'Alphonse, j'ai cru devoir te fuir un instant pour te sauver, je n'ai pu y parvenir, ta mort est certaine, je n'en saurais douter ; eh bien, je rentre sous tes lois, je suis toujours ton épouse, et le même coup doit nous frapper tous deux.

GASTON.

Cesse de craindre pour mes jours, d'autres périront avant nous ; je suis ton défenseur : viens, Raoul, viens si tu l'oses l'arracher des bras de son époux.

RAOUL.

Tu sais trop, Gaston, que je ne puis employer contre toi des moyens qui répugneraient à mon cœur ; en te cédant Angélique, je ne fais que remplir la volonté de mon père, mais crains de suivre les conseils de Bertolas, il a juré ta perte. Apprends que ce perfide . . .

GASTON.

Je ne veux rien entendre.

BERTOLAS.

Vous le voyez, prince, il voudrait m'accuser ; mais

mon cœur vous est connu et vous savez la confiance que vous devez accorder à celui qui veut vous dicter des lois et s'emparer de votre puissance.

GASTON.

Venez, Bertolas, laissons-le exhaler sa fureur impuissante, et sortons de ces funestes lieux.

ANGELIQUE.

Ah! mon ami, que de maux tu te prépares.

(*Ils sortent.*)

SCENE XVII.

BATHILDE, RAOUL.

BATHILDE.

Ah! Raoul, ah! mon fils! tu m'étais bien cher, sans doute; mais combien ta conduite vient d'ajouter à la tendresse que j'ai pour toi.

RAOUL.

Eh! qu'aurai-je fait contre un furieux; il réclamait son épouse, ce motif a dû l'excuser à mes yeux. J'ai supporté ses transports, ses menaces; mais quand j'ai vu le fer prêt à frapper votre sein... Ah! grand Dieu! je te rends grace d'avoir glacé mes sens, enchaîné ma fureur, et armé mon bras. Quand je songe qu'un seul mouvement de ma part... un seul mot... et vous aviez cessé de vivre. Ah! ma mère, écartons cette horrible image, y penser est un supplice affreux pour mon cœur.

BATHILDE.

Effaces de ta pensée cet emportement criminel; espérons-en la douceur d'Angélique, elle seule peut ramener ce cœur irrité.

RAOUL.

Mais les projets de Bertolas ont jetté l'effroi dans mon âme. Ce perfide est capable de tout tenter pour accomplir ses criminels desseins. Et quels reproches Alphonse ne serait-il pas en droit de me faire, si on attentait à vos jours? quels reproches ne me ferai-je pas moi-même..... Nous sommes seuls dans ce château, je n'ai que ce petit nombre de soldats, les rebelles nous environnent; je cours prendre les précautions nécessaires pour notre sûreté. Je vous quitte, un instant, et je reviens bientôt pour ne plus me séparer de vous. *Il sort avec sa troupe.*

SCENE XVIII.

BATHILDE *seule.*

Que je suis glorieuse d'avoir un tel fils! ah! bannissons

les vaines terreurs dont ce misérable Bertolas avait frappé mon esprit et mon cœur. Quel affreux caractère ! quelle âme profondément perfide ! il sait que son père ne fut que trop justement condamné, et il ose parler de vengeance ! comblé des bienfaits d'Alphonse il conspire contre ses jours. (*Aimar suivi de quelques hommes du parti de Bertolas, paraissent du coté de la fontaine; ils forment un grand chartron dans le fond derrière Bathilde. Bathilde continue*) : Comment la nature peut-elle produire de pareils monstres. (*Elle apperçoit Aimar et sa troupe.*) Que vois-je?...

SCENE XIX.

BATHILDE, AIMAR, *soldats du parti de Bertolas.*

AIMAR.

Il faut nous suivre, madame.

BATHILDE, *effrayée.*

Ciel!

AIMAR.

Marchons.

BATHILDE.

Que me voulez-vous?

AIMAR.

Point de questions, point de cris, il faut nous suivre.

BATHILDE.

Au secours !

AIMAR.

Silence. (*Il s'avance avec les siens pour saisir Bathilde.*)

SCENE XX.

Les Précédens, RAOUL, GARDES.

Raoul, à la tête de sa troupe arrive, il apperçoit Bathilde retenue par Aimar et les siens.

RAOUL.

Ma mère! (*A ses soldats.*) A moi, mes amis. (*Il s'empare de sa mère, combats, mêlée entre les soldats d'Aimar et ceux de Raoul. Aimar et les siens sont vaincus.*

RAOUL, *à ses soldats, en montrant l'issue de la fontaine.*

Pénétrez en foule dans ce souterrain; il va vous conduire au repaire de ces brigands, n'en épargnez aucun; purger la terre des scélérats, c'est servir le ciel et l'humanité.

Raoul emmène Bathilde; une partie des soldats les suivent en tenant les soldats d'Aimar désarmés. L'autre partie conduite par un chef, défile du côté du souterrain.

Fin du second acte.

ACTE III.

Le théâtre représente la salle d'un vieux château où il reste quelques ornemens effacés par la vétusté; le fond est une cloison qui s'ouvre à volonté.

Hubert est assis dans un fauteuil antique, le pied appuyé sur un tabouret aussi antique. Il est à côté d'une table tenant un verre à la main. Pendant que Guillaume et Marguerite desservent la table et rangent les chaises, Hubert boit et Toinette reçoit son verre. Deux petits enfans sont à jouer de l'autre côté près d'une chaise avec les lunettes de Marguerite et de vieilles cartes.

SCENE PREMIERE.

HUBERT, MARGUERITE, TOINETTE, GUILLAUME *personnage muet.*

TOINETTE, *à son père recevant le verre.*

Eh bien ! mon père comment vous trouvez-vous ?

HUBERT, *prenant son bâton qui est près de lui.*

L'estomac va bien... (*Il veut se lever*) il n'y a que ma diable de jambe.

MARGUERITE, *allant à lui s'y opposer.*

Allez-vous faire quelque miracle ?

HUBERT, *frottant sa cuisse, s'assied.*

Je sens toujours une douleur sourde.

MARGUERITE.

Je le crois bien; c'est ce maudit temps qui en est la cause.

HUBERT.

L'orage est pourtant tout-à-fait dissipé.

TOINETTE.

Pourvu qu'il ne revienne pas comme hier au soir ?

MARGUERITE.

Est-ce que vous allez faire votre méridienne ?

HUBERT.

Non; ma femme; je ne me sens pas envie de dormir... Ah !... Toinette, donne-moi, mon gros livre.

(*Toinette prend le gros livre, qui est sur une chaise, et l'apporte.*)

TOINETTE.

Oui, mon père.

MARGUERITE.

La belle idée ! après dîner; pour vous fatiguer la poitrine; (*Elle prend rudement le livre des mains de Toinette.*) Donnez-moi çà, mademoiselle.

HUBERT, *à Toinette, en lui prenant la main.*

Qu'as-tu donc, Toinette ? on dirait que tu boudes.

MARGUERITE.

Mam'zelle a de l'humeur ; j'en sais ben la cause.

HUBERT.

Pourquoi donc çà ?

MARGUERITE.

Parce que la fête du château a été interrompue.

HUBERT.

A propos de çà , ce que vous m'avez dit est terrible. Quoi ? le prince Gaston serait capable . . . . .

TOINETTE , *vivement.*

Puisque son père n'en croit rien , comme il la dit lui-même à madame Angélique . . . . .

MARGUERITE.

Dites , madame la princesse , mademoiselle , elle l'est bien pour vous peut-être. Quand à moi et a votre père , c'est une autre différence. Puisque c'est nous qui l'avons nourrie , élevée . . . . .

HUBERT.

Il me tarde que notre fils revienne . . . . .

MARGUERITE.

Et à moi bien plus. Ce pauvre Urbain ! . . . . .

HUBERT.

Il nous apprendra la suite de cette aventure. Donnez-moi donc mon gros livre.

MARGUERITE.

Eh non , vous dis-je , j'aime mieux lire quelque chose pour vous endormir. (*Elle fouille dans ses poches.*)

HUBERT.

Que cherches-tu donc ?

MARGUERITE.

Mes lunettes. Je crois les avoir laissées . . . . . (*Elle les voit entre les mains des enfans.*) Eh bien ! ne faut-il pas que çà touche à tout ? (*Elle les prend.*)

TOINETTE , *à Guillaume.*

A nous deux Guillaume.

(*Elle porte la table avec Guillaume , Marguerite s'assied , met ses lunettes pour lire.*)

MARGUERITE , *à Hubert.*

Où en êtes-vous resté ?

TOINETTE , *accourant.*

A l'histoire de Samson , ma mère.

MARGUERITE , *lisant et cherchant.*

Juges d'Israël . . . . . hom . . . . . hom . . . . . hom . . . . . Ah ! m'y voici , c'est avec une machoire d'âne que Samson tua . . . . . combien . . . attendez ; nombre , dixaine , centaine , mille . . . . . quatre mille philistins.

TOINETTE.

Avec une machoire d'âne ; elle était fière celle-là.

MARGUERITE.

Imbécille ! (*Elle ôte ses lunettes.*) Ce n'était pas dans sa machoire qu'était sa force, mais bien dans son poignet.

HUBERT.

A propos de poignet, j'ai lu dans une histoire . . .

TOINETTE, *gaîment.*

Oh ! une histoire ! . . . . . vous nous la conterez, n'est-ce pas mon père ?

HUBERT, *gaîment aussi.*

Oui, si tu as la patience de m'écouter.

TOINETTE, *contente, et le caressant.*

Oh ! oui, mon père.

HUBERT.

J'ai donc lu que Scanderberg.

TOINETTE.

Ah ! mon dieu ! Scan, der, berg ! . . . (*Hubert la regarde, elle met la main sur sa bouche.*)

HUBERT.

Avait un grand sabre, avec lequel il coupait d'un seul coup, la tête à un esclave.

TOINETTE, *va parler, et se retient.*

D'un seul . . . .

HUBERT, *continuant.*

Soliman, empereur des Turcs, lui fit demander ce sabre.

TOINETTE, *vivement.*

Pourquoi donc faire ?

HUBERT, *souriant.*

Pourquoi ? attends, et tu le sauras.

MARGUERITE.

Non, il faut qu'elle interrompe à tout bout de champ.

TOINETTE.

Pardon, ma mère; mais c'est que je voulais savoir. . .

MARGUERITE.

Vous êtes trop curieuse, mam'zelle.

HUBERT.

C'est qu'elle ne sait pas jusqu'où la curiosité peut conduire une jeunesse.

TOINETTE, *priant et caressant Hubert.*

Dites-donc, mon père, ce que cet empereur Turc voulait faire de ce grand sabre.

HUBERT.

C'est tout simple; il voulait aussi couper la tête à des esclaves.

MARGUERITE.

V'là c'que c'est que le mauvais exemple.

TOINETTE.

Eh bien, mon père ?

HUBERT.

Eh bien, il essaya le grand sabre, mais il ne put jamais réussir.

TOINETTE.

C'est bien fait; là.

HUBERT.

Soliman fit des reproches à Scanderberg ; mais il répondit qu'il avait bien envoyé son bon sabre, mais qu'il n'avait pu envoyer le bras qu'il employait pour s'en servir.

TOINETTE.

Pardi ! je le crois bien.... J'entends, je crois... oui, c'est mon frère.

MARGUERITE, *contente, laisse tomber le livre et sa chaise.*

Ah !

(*Marguerite court embrasser Urbain qui embrasse ensuite son père; Urbain est en équipage de chasse.*)

SCENE II.

Les Précédens, URBAIN.

(*Marguerite ramasse le livre.*)

TOINETTE, *prenant le livre, après avoir ramassé la chaise.*

Donnez-moi çà, ma mère, je vais vous débarrasser.

URBAIN.

Pourquoi restez-vous ici, mon père ? cet endroit est ben frais.

HUBERT.

Bon ! en été ; eh puis j'aime cette salle que le seigneur du château nous a abandonnée depuis qu'il a fait bâtir un pavillon à la nouvelle manière. D'ailleurs, grace à cette cloison qui s'ouvre à volonté, j'ai le plaisir de voir la campagne . . . . . eh ! tu m'y fais songer, puisque l'orage est passé, aide Guillaume à l'ouvrir. (*Guillaume et Urbain vont à la cloison.*) Çà me réjouira la vue. J'aime mieux respirer le grand air, que de me laisser aller au sommeil qui m'empêcherait de dormir la nuit prochaine.

(*La cloison est ouverte, on découvre la campagne, et surtout un pont appuyé sur deux petites éminences, sur lequel doit se passer une action.*)

Le beau coup d'œil ! il me paraît toujours nouveau. Comme il a plu ! l'eau tombe encore des rigoles le long du pont; le ruisseau ressemble à une petite rivierre. (*Il passe du monde sur le pont.*) Voilà du monde qui revient de la ville. *On entend chanter de l'autre côté; Ozanne passe avec son âne.*

Tiens ! je crois reconnaître la voix de Pierre Ozanne. Eh ! oui, ma foi, c'est lui-même.

TOINETTE, *à Ozanne.*

Bonjour, père Ozanne.

OZANNE.

Bonjour, mes enfans.

MARGUERITE, *à Urbain.*

Eh bien ! mon garçon, tu as donc été à la découverte.

URBAIN.

Eh oui, de cette maudite bête. . .

HUBERT.

Et vous n'avez pu en venir à bout? ah ! si je me portais mieux, si j'avais toutes mes forces, et ma jambe surtout, je vous ferais voir. . .

URBAIN.

Vous le croyez, mon père? imaginez-vous qu'elle nous a fait courir plus de deux lieues dans la plaine; elle a grimpé le mont saurin. . .

TOINETTE.

Quoi ! si près d'ici ?

URBAIN.

Elle s'est enfoncée dans le fort du bois d'Argennes et de là, Dieu sait où.

MARGUERITE.

Et qu'a-t-on fait du marabou et de son confrère le maurícot ?

URBAIN.

On les garde pour faire une nouvelle battue à la fin du jour. Mais il y a bien d'autres nouvelles. Le prince Gaston est réellement révolté.

HUBERT.

O ciel !

URBAIN.

Tout le monde le dit, et bien plus, c'est que le seigneur Bertolas. . . .

HUBERT.

Le maître de ce château.

URBAIN.

Est de connivence avec ce méchant Mainfroi, pour associer le prince à leurs manœuvres.

HUBERT, *s'échauffant.*

Si je le croyais, je ne resterais pas une heure dans sa maison. Moi, chez un traître à son prince, à sa patrie. Mais c'est peut être une calomnie pour faire tort au seigneur Bertolas. Ces gens de la cour sont si enviéux et si enviés; au surplus il n'y a que Dieu qui puisse lire au fond des cœurs.

URBAIN.

On parle aussi d'une affaire où l'on prétend que le prince. . .

MARGUERITE, *vivement.*

Gaston ?

URBAIN.

Non, Alphonse. Etant trop faible de nombre, il a été obligé de se replier sur son armée.

HUBERT.

C'est-il possible ? et son fils. . . . (*Josselin parait sur le pont en courant.*)

MARGUERITE.

Et sa femme?

TOINETTE.

C'est Josselin. Où court-il donc ?... Comme il a l'air effaré !

MARGUERITE.

C'est un imbécille, il a peur de son ombre. (*Josselin qui a traversé le pont arrive par la porte du fond qui doit être près de la cloison.*)

SCENE III.

Les Précédens, JOSSELIN.

JOSSELIN, *effrayé crie en entrant.*

La bête ! la bête !

MARGUERITE.

Eh bien ! quoi ?

JOSSELIN, *même jeu.*

La bête !

MARGUERITE, *le regardant.*

Nous la voyons bien la bête, que veux-tu dire, animal.

HUBERT, *voyant fuir du monde qui passe sur le pont.*

Mais, mais, où courent-ils donc?

JOSSELIN, *s'échauffant.*

Quand je vous dis que la bête est a leurs trousses.

URBAIN, *vivement.*

Si je le croyais... j'irais...

MARGUERITE, *l'arrêtant.*

Un moment donc. (*La bête paraît sur le pont, et regarde du côté de la salle.*) Ah ! mon dieu !... mon dieu !... la voilà.

JOSSELIN, *pleurnichant.*

Quand je vous disais que c'était elle.

TOINETTE.

Elle nous regarde... je tremble comme la feuille.

JOSSELIN.

Si elle allait sauter ici. . . . .

HUBERT.

Bon, voilà des soldats.

Des soldats courent du côté où la bête s'est enfuie, des paysans les suivent, ainsi que l'africain et l'allemand qui courent après.

MARGUERITE.

Tiens, tiens, voilà tous les mauricots qui courent après.

HUBERT.

Quel horrible animal !... mais je ne me trompe pas, c'est le seigneur Bertolas avec ses gendarmes.

Bertolas passe le pont avec Arnold, et quelques gendarmes.

MARGUERITE.

Dis-donc, Hubert, est-ce qu'ils vont passer par cette salle ?

URBAIN.

Ils y sont bien forcés, puisque l'orage a été si considérable, qu'il y a une grande mare d'eau dans l'avenue; impossible d'y passer.

SCENE IV.

Les Précédens, BERTOLAS, ARNOLD, *Gardes.*

BERTOLAS.

Bonjour, mes amis ! Eh bien, père Hubert, comment va la santé ?

HUBERT.

Vous êtes bien bon, monseigneur, de mieux en mieux, grace au ciel.

BERTOLAS.

J'en suis charmé, car vous savez que je vous estime et que je vous aime. (*A part à Arnold.*) Dès que Raoul aura quitté le château d'Ébron, Aimar que j'y ai laissé, a dû s'introduire par le souterrain, et s'emparer de Bathilde.

ARNOLD.

Et Gaston ?

BERTOLAS.

Il doit se rendre en ces lieux; accompagné de son épouse; c'est d'ici que nous devons aller joindre Mainfroi, et porter des coups auxquels Alphonse ne pourra résister.

ARNOLD.

Mais cette fois, es-tu bien sûr de Gaston ? s'il allait refuser . . . . .

BERTOLAS.

Qu'il tremble lui-même . . . . . s'il balance . . . la mort sera le prix de ses irrésolutions; trop longtemps . . . . .

ARNOLD, *faisant remarquer Hubert et sa famille.*

Ces gens nous observent avec beaucoup d'attention.

HUBERT, *s'approchant.*

Pardon, monseigneur, ce n'est pas par curiosité, mais par zèle, par affection; vous paraissez agité, inquiet; si nous pouvions . . . . .

BERTOLAS.

Je vous suis obligé; mais... le prince et son épouse... leur retard m'inquiète.

JOSSELIN, *vivement.*

La bête, les a peut-être dévorés.

MARGUERITE.

Veux-tu te taire.

BERTOLAS.

Est-ce qu'elle a paru dans ce canton ?

TOINETTE

Oui, monseigneur, elle était tout à l'heure ici ?

BERTOLAS.

Ici ? MARGUERITE.

Non, pas tout-à-fait, monseigneur ; mais elle a passé sur le pont, et . . . . .

TOINETTE.

Et elle a fait une peur à ma mère. . . . .

MARGUERITE.

Et à nous tous, monseigneur, faut pas mentir.

JOSSELIN.

Elle nous regardait. . . . . comme çà, monseigneur.

(*Il fait une grimace horrible.*)

BERTOLAS.

Elle ne peut-être bien loin. (*A ses gens.*) Allons, mes enfans ; il faut sur-le-champ, vous mettre à sa poursuite. (*A Josselin.*) Jeune homme !

JOSSELIN, *s'avançant.*

Monseigneur . . . . .

BERTOLAS.

Conduisez ces braves gens.

JOSSELIN, *effrayé.*

Moi, monseigneur ? Je ne sais pas assez les chemins pour çà, je craindrais de les égarer, et moi aussi.

URBAIN, *aux soldats, avec fermeté.*

Venez, mes camarades, et j'espère que nous en viendrons à bout. HUBERT, *à Urbain.*

Bien, mon garçon, je te reconnais pour mon fils.

MARGUERITE, *arrête Urbain.*

Pour votre fils ? eh bien quoi ? vous êtes garde des bois ; c'est pour empêcher la chasse, et non pour chasser vous-même.

(*Urbain embrasse son père, pendant ce temps Toinette s'approche de sa mère, qui la repousse, s'assied et pleure. Sortie d'Urbain et des soldats ; Bertolas les regarde partir.*)

SCENE V.

BERTOLAS, ARNOLD, HUBERT, TOINETTE, MARGUERITE, JOSSELIN.

MARGUERITE.

Ce Cher Urbain ! il va périr peut-être.

BERTOLAS, *revenant.*

Les chemins sont affreux ; ils auront été obligés de descendre.

HUBERT.

Ah ! mon dieu oui, à la montagne, à moins qu'ils n'ayent pris le petit chemin neuf, à gauche, au carrefour de la Croix.

BERTOLAS, *vivement.*

Vous m'y faites penser. (*A Arnold.*) Allons au-devant d'eux, et donnons l'ordre de tenir des chevaux prêts pour partir à l'instant.

(*Il va à la porte qui est vis-à-vis celle par ou les autres entrent et sortent.*)

HUBERT, *à Marguerite.*

Ouvre donc cette porte à monseigneur.

(*Marguerite et Toinette courent ouvrir la porte à Bertolas et à Arnold, qui sortent.*)

SCENE VI.

HUBERT, MARGUERITE, JOSSELIN.

HUBERT.

Le seigneur Bertolas m'a paru tout troublé ; il n'a pas la conscience nette. As-tu pris garde, ma femme.

MARGUERITE, *avec humeur.*

Je songe bien à autre chose. Notre fils, Angélique, le prince, tout cela me trouble l'esprit et le cœur.

HUBERT.

Je ne me trompe pas ; je vois des gens de la suite du prince, ils parraissent effrayés.

JOSSELIN.

Je le crois bien, c'est la bête qui vient de l'autre côté, c'est-elle en personne ; la voyez-vous ?

(*Des gens du prince, Gaston, paraissent sur le pont, puis s'éloignent effrayés.*)

HUBERT.

C'est que les soldats l'auront tournée. (*Gaston et Angélique paraissent sur le pont.*) Le prince ! la princesse !

ANGÉLIQUE, *effrayée s'écrie.*

Ciel ! GASTON, *l'épée à la main.*

Ne bougez pas. (*La bête vient à lui, s'élève sur ses pieds de derrière. Gaston la perce et la tue.*

HUBERT *s'écrie en bon chasseur.*

Alali ! alali ! victoire.

Pendant que Gaston frappait la bête, les soldats conduits par Urbain et qui l'avaient tournée sont arrivés et achevent de la tuer, puis ils l'emportent. Gaston et Angélique soutenue par ses femmes descendent le pont.

HUBERT, *triomphant.*

V'la c'que c'est qu'un bon chasseur.

JOSSELIN.

C'est-il superbe, de la part du prince ! comme il va là... Ah ! (*Il fait le geste de pousser une botte.*)

SCENE VII.

Les Précédens, GASTON, ANGELIQUE, URBAIN.

Gaston conduit Angélique, Marguerite et Toinette courent au devant d'elle, la font asseoir et lui donnent des soins, Hubert soutenu sur son bâton s'est levé et s'appuie sur son fauteuil.

HUBERT, *à Gaston.*

Pardon, monseigneur, si je n'avais pas été retenu. . .

GASTON, *à Hubert.*

Restez, brave homme, restez.

Gaston avait son épée nue à la main; il la pose sur une table, Urbain arrive à la tête des soldats; des paysans portent la bête morte, ils font le tour du théâtre en triomphe.

GASTON, *aux habitans.*

Réjouissez-vous, mes amis, vous voilà délivrés de vos craintes.

URBAIN.

Grace à vous, monseigneur; vous avez plus fait en une minute que tous les habitans de la contrée en trente jours.

Pendant que Gaston va à Angélique, Toinette la quitte et s'approche de Josselin qui examine le sabre de Gaston qui est sur la table. Cette table doit être sur l'avant scène.

TOINETTE, *bas à josselin.*

C'est ça qui s'appelle un sabre!

JOSSELIN.

Et le poignet donc? . . . c'est qu'il a le fil! ah! ah!

GASTON, *regardant la bête.*

Ils avaient raison, c'est un vrai monstre que cet animal. Allez, mes amis, allez le déposer aux pieds de votre souverain comme un gage de la tranquillité qui va régner dans ses états.

Tous les soldats et les habitans sortent en emportant la bête.

SCENE VIII.

GASTON, ANGELIQUE, HUBERT, MARGUERITE, TOINETTE, GUILLAUME, JOSSELIN.

GASTON, *à Angélique.*

Eh bien! ma chère Angélique, es-tu tout-à-fait revenue de ta frayeur.

ANGÉLIQUE.

Oui, mon ami, puisque je te vois hors de danger, Ah! Gaston, tu parlais de tranquillité, il ne tiendrait qu'à toi de la faire renaître dans tous les cœurs.

GASTON.

Je t'entends, Angélique; mais est-ce bien moi qu'on doit accuser d'avoir troublé la paix? mes craintes ne sont-elles pas vérifiées? mes soupçons ne sont-ils pas confirmés? n'as-tu pas été témoin de cette fête où mon père,

après avoir déjà reconnu Raoul pour son fils, allait déclarer Bathilde son épouse et notre souveraine ? l'adresse de Bertolas a suspendu cette indigne cérémonie ; mais tu sais ce que peut une femme sur le cœur de son époux ? Puis-je douter qu'Alphonse, cédant aux importunités de l'ambitieuse Bathilde ne subroge son fils à ma place, et que sa légitimation ne me frustre d'un héritage qui m'était dû. Je n'ai point encore ouvertement éclaté contre cette injustice, mais l'hymen de Bathilde sera le signal de ma perte, ou celle de mes ennemis.

ANGÉLIQUE.

Eh qui t'assurera du succès ? qui t'assurera que tes prétendus amis ne te font pas servir à leurs ambitieux projets? s'ils peuvent trahir leur souverain, peux-tu compter sur leur fidélité ? peux-tu blâmer un hymen dicté par l'honneur et le devoir ? et si tu crains une injustice, que je suis bien loin de redouter pour toi, en paix avec toi-même, ne jouiras-tu pas du sacrifice que tu feras à la nature et à la vertu ; je les savais tes funestes projets ; c'est pour t'engager, te forcer à les abandonner que je me suis abaissée jusqu'à prier, à conjurer l'odieux Mainfroi de me laisser rejoindre mon époux. C'est ton amie, ton épouse qui te conjure ; mes prières, mes larmes ont-elles perdu le chemin de ton cœur, faut-il que je tombe à tes genoux . . .

GASTON, *l'arrêtant.*

Angélique !

HUBERT, *vivement et attendri.*

Pardon, monseigneur, si j'ose mêler mes larmes à celles de votre épouse ; on vous trompe ; vous êtes un bon fils ; vous allez déchirer le cœur de votre père. Vous avez détruit un monstre, mais il en est un plus dangereux pour vous ; craignez de vous livrer . . . . .

Bertolas et ses deux frères entrent vivement par le coté par où ils étaient sortis.

SCENE IX.

Les Précédens, BERTOLAS, AIMAR, ARNOLD.

BERTOLAS, *montrant Aimar.*

Prince, mon frère arrive du camp d'Allais ; sur votre aveu, Mainfroi s'avance et menace les retranchemens. Suivi de peu des siens, Alphonse a été rencontré par un gros d'ennemis, et n'a du son salut qu'à son courage. Echappé presque seul, j'ignore s'il a pu rejoindre l'armée ; venez, la fortune vous seconde, et votre sort dépend de vous.

ANGELIQUE, *à Bertolas.*

Traître ! te voilà démasqué ; mais n'espère pas...

BERTOLAS, *à Gaston.*

Le temps est cher, Raoul peut l'emporter.

GASTON, *furieux.*

Raoul ! oui, je vais....

ANGÉLIQUE, *arrête Gaston, et se jettant à ses genoux, lui barre le chemin.*

Barbare ! ah ! si l'amour peut encore se faire entendre dans un cœur insensible au cri de la nature, cède du moins au dernier de ses vœux. *Gaston la relève en détournant la tête.* J'ai vu le fer levé sur Bathilde ; j'ai vu l'innocence prête à périr sous tes coups, j'ai du céder pour empêcher un crime, j'ai du te suivre ; mais ne crois pas que mon cœur soit changé. Si tu persistes dans tes odieux desseins ; si tu ne peux supporter l'idée de voir récompenser la vertu, tu n'es plus digne d'en sentir le prix, tu n'es plus digne du cœur de ton épouse. Achève, marche de crime en crime, au comble des forfaits ; mais épargnes-moi l'horreur d'en être le témoin ; prends ce poignard, préviens mon bras, frappe, il me sera moins affreux de mourir de ta main, que de survivre à ton honneur.

GASTON, *prend le poignard que Bertolas saisit.*

C'en est trop, tu abuses de ton pouvoir sur moi ; veux-tu que je me livre au sort dont je suis menacé ? que Raoul triomphant... laisse-moi, laisse moi, te dis-je ; c'est ici le moment de vaincre ou de mourir. Viens, Bertolas.... Ciel ! mon père !

SCENE X.

Les Précédens, ALPHONSE, *sans suite.*

ALPHONSE, *à Gaston.*

Oui, perfide, c'est moi, seul et sans défense.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Sans défense !

ALPHONSE, *s'avançant.*

Je viens braver ta haine et ta fureur. Tu te troubles ? est-ce de la victoire aisée que j'offre à ton courage ? n'est-ce, que les armes à la main, au milieu de mon peuple et de mes soldats, que tu veux te baigner dans le sang de ton père ? J'ai voulu t'épargner ce triomphe odieux, ce comble de l'infamie et de l'horreur. *Gaston veut s'éloigner.* Tu frémis, tu veux fuir ? Arrête ! et s'il faut que l'un des deux périsse, ou par la main d'un parricide, ou le fer d'un bourreau, il est juste avant tout d'éclairer la conduite de l'un, et les forfaits de l'autre. J'invoque la vérité, je vais la dire, et je te permets de me démentir si j'en altère la pureté. Tu fus le seul fruit de mon hymen avec Léontine. Tu ne peux oublier les soins que j'ai pris de ton enfance ; je n'ai rien négligé pour te rendre digne de me succéder ; j'ai fait plus, lorsque ton amour moins discret que le mien éclata pour la fille de Rhodoan, simple châtelain, mais brave chevalier, je te parlai moins en souverain qui veut être obéi, qu'en père qui veut le bonheur

de ses enfans. Sourd à ma voix, éperdu d'amour, emporté par la fougue de l'âge et des passions, tu poussas la témérité jusqu'à l'arracher des foyers paternels. Rhodoan irrité m'en demanda raison. La nation indignée réclamait ma justice. Comment t'ai-je puni? mon cœur déchiré du souvenir d'un malheureux amour, prit, malgré lui ta défense, je frémis de porter dans ton âme le coup dont la mienne avait si long-temps gémi; tes prières, tes larmes attendrirent ton père, et désarmèrent ton souverain : je n'entends que ta douleur, je n'écoutai que la nature. Un prompt hymen, la réparation la plus éclatante satisfit Rhodoan et sa fille et mon fils. Ne crois pas que je m'en repente, ses vertus l'ont rendu digne de cet honneur. Comblé de mes bontés, qui t'empêchait de jouir en paix de ma tendresse et de ton bonheur? GASTON.

Seigneur...

ALPHONSE, *sévèrement.*

Laisses-moi parler, et gardes le silence. Quand le ciel me priva de Léontine, la voix de la justice, qui ne s'éteignit jamais dans mon cœur, me rappela les droits de Bathilde, et me fit souvenir que j'avais un fils; mais il fallait laver la tâche de sa naissance, tel fut le but de mon hymen avec sa mère. Ainsi, c'est au moment où je satisfais aux devoirs les plus sacrés, c'est à l'instant où Raoul, prêt à recevoir la main de la fille du duc de Savoie, allait t'offrir tout-à-la fois, un frère et un puissant allié, ou j'allais moi-même te nommer mon successeur, que tu te révoltes contre ton père, que tu conspires contre ses jours? Eh bien! que tardes-tu, puisqu'il s'offre à tes coups, le voici, frappe et satisfais ta haine.

GASTON, *d'une voix étouffée.*

Ah! mon cœur est brisé.

Il tombe aux genoux d'Alphonse. Bertolas dans le fond au milieu de ses deux frères, leur parle bas les paysans les observent.

Mon père! ALPHONSE.

Ton père! quoi! ta bouche ose encore profaner ce nom?

GASTON, *toujours à genoux.*

Ah! ne croyez pas que je cherche à me justifier, mon crime est trop grand pour espérer en votre clémence. Délivrez-moi de l'horreur que je m'inspire à moi-même. Ce n'est que dans mon sang que peuvent s'éteindre les remords affreux dont je suis déchiré.

ALPHONSE.

Eh! comment puis-je croire que ta bouche soit d'accord avec ton cœur?

GASTON.

Ah! vous en voir douter est mon plus grand supplice.

ANGÉLIQUE, *aux genoux d'Alphonse.*

Ah! seigneur, voyez à vos pieds une femme éplorée

et tremblante, si vous avez rendu justice à mon amour pour ma patrie, à ma tendresse, à ma fidélité, pour vous, daignez croire à ma sincérité. Oui, j'ose vous assurer, vous répondre sur ma vie, du repentir de mon époux.

ALPHONSE, *relève Angélique, et se tourne vers son fils.*

Malheureux ! lève-toi, j'ai frémi de ton aveuglement ; mais la nature ne m'a pas trompé, tes yeux souvrent à la vérité, sa lumière a pénétré ton cœur. Oui, Gaston ; tu as offensé ton souverain, ton père ; ton souverain doit te punir ; mais ton père te pardonne.

BERTOLAS, *à ses frères.*

Frappons.

(*Pendant qu'ils sont dans les bras l'un de l'autre, Aimar s'approche pour frapper Gaston, pendant qu'Arnold va frapper Alphonse, mais Alphonse voyant le fer levé sur son fils, comme Gaston voit le fer levé sur son père, ils se jettent également, et a la fois l'un sur le bras d'Aimar, et l'autre sur celui d'Arnold. Bertolas a saisi d'une main Angélique et va pour la frapper. Il est arrêté par Hubert, Urbain, Josselin, et des gardes d'Alphonse qui arrivent en ce moment. Marguerite et Toinette soutiennent Angélique.*)

(*Tous les intéressés dans la bonne cause disent à la fois.*)

Ciel ! grand dieu ! arrête

ALPHONSE, *à Bertolas.*

Vil assassin ! voila donc le prix de mes bienfaits.

BERTOLAS, *fièrement.*

Oui, j'avais résolu ta mort ; souviens-toi de mon père ; altéré de ton sang et de celui de toute ta famille, les plus grands dangers, l'idée des plus affreux tourmens, ne pouvaient éteindre cette soif dans mon âme ; mais ne crois pas encore jouir de mon malheur. Apprends que Bathilde est en mon pouvoir ; les amis que j'ai laissés après moi, l'ont fait disparaître du séjour qu'elle habitait. Frémissez à votre tour, ses jours nous répondront des nôtres. ALPHONSE.

Ciel Bathilde !

ANGELIQUE.

Dieu tout puissant !

GASTON, *à Bertolas.*

Scélérat, plus affreux que le monstre dont j'ai purgé la terre. ta criminelle audace aurait attenté..... *On entend du bruit.* Mais, non, tu nous abuses... voici Bathilde elle-même. *Bathilde et Raoul paraissent sur le pont.*

SCENE XI.

Les Précédens, BATHILDE, RAOUL, Soldats.

BATHILDE, *sur le pont.*

Vous triomphez, Alphonse, et mon fils est vainqueur.

ALPHONSE.

Bathilde !

BERTOLAS, *à part.*

Rage, fureur, tout est perdu !

ANGÉLIQUE.

O justice du ciel ! je bénis ta bonté.

Raoul est entré avec Bathilde qui se jette dans les bras d'Angélique.

RAOUL.

Lâche et perfide Bertolas, as-tu pensé que je laisserais ma mère à la merci de tes complices ! Ils ont tous reçu le prix de leurs forfaits et toi-même . . . . .

BERTOLAS.

Epargnes-toi de vains discours. J'avais juré de venger mon père, je n'ai pu remplir mon serment, et la mort va nous réunir. Mais je laisse après moi des vengeurs plus heureux et mainfroi . . . . .

RAOUL.

Non, traître, Mainfroi n'est plus et les rebelles sont soumis. (*à Alphonse.*) Oui, prince, à la tête des nouvelles troupes arrivées du Vivarais, j'ai rejoint Mainfroi et les révoltés. L'impétuosité de mes soldats a porté la frayeur et le désordre dans leurs rangs, ils sont tous tombés en notre pouvoir. J'ai fait sur-le-champ proclamer une amnistie, les rebelles jettent leurs armes, implorent votre miséricorde et bénissent votre bonté. Venez, prince, jouir d'un triomphe si beau, de la gloire de pardonner, plaisir si doux au cœur d'un souverain, que veut être en effet le père de ses sujets.

ALPHONSE, *à Bertolas.*

Voilà donc où tes perfides projets t'ont conduit! plus criminel cent fois que ton coupable père, va recevoir la peine due à ta lâche fureur. (*aux gardes.*) Délivrez-nous de la présence de ces Scélérats.

On emmène Bertolas, Aimar et Arnold.

SCENE XII.

BATHILDE, ALPHONSE, ANGÉLIQUE, GASTON, RAOUL, HUBERT, URBAIN, JOSSELIN, MARGUERITE, TOINETTE, Soldats.

ALPHONSE, *à Raoul.*

Mon cher Raoul! (*Il le présente à Gaston.*) Eh ! bien, mon fils, avais-je tort de le nommer ton frère ? le crois-tu digne de ce nom ?

Gaston court se précipiter dans les bras de Raoul.

Venez, tous les deux sur le sein paternel. Qu'il m'est doux de vous voir réunis ! de devoir à mes enfans le bonheur de ma famille et la tranquillité qui va règner dans mes états.

FIN.

PQ
2019
P82B4

Pompigny, Maurin de
La bête du Gévaudan

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY